

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.
Comprend du texte en anglais

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE
Maitre de Français

REVUE MENSUELLE,

Destinée à propager une méthode nouvelle pour l'enseignement des langues vivantes dans les écoles, et à l'usage de toutes les personnes qui étudient ou désirent étudier le français.

MONTHLY REVIEW,

Devoted to the propagation of a
 new method for the teaching of modern languages in our schools
 and for the use of all those who study or wish to study the French language.

—SOMMAIRE—

1. La langue française. — 2. Bouquet de Pensées. — 3. Médaille Littéraire. — 4. Concours Mensuel. — 5. Les plaisirs de l'hiver, par Mlle Françoise. — 6. Petite Histoire de la Littérature Française. — 7. Poésies : La Louisiane, par Louis Fréchette ; La Caravane Humaine, par Th. Gautier. — 8. Les Forêts de l'Amérique, par Chateaubriand. — 9. The French Teacher. — 10. Sur le pavé de Montréal. — 11. La mode au jour le jour. — 12. De tout un peu. — 13. Mots pour rire. — 14. *Céleste*, petite nouvelle de mœurs acadienne.

Montreal

PUBLISHED BY LOUIS TESSON

No. 2269 St. Catherine Street, No. 2269

LE PIANO

Il paraît à Paris, depuis un an, un recueil musical intitulé

"LE PIANO"

qui publie le 1er et le 15 de chaque mois un morceau de musique inédite d'un des grands compositeurs français ou étrangers, avec un portrait et une biographie du musicien.

Les collaborateurs du *PIANO* sont Gounod, Marmontel, Mlle Holmès, B. Godard, Pierni, Massenet, A. Thomas, Paderewski, Rubinstein, etc., etc.

L'abonnement par an, pour le Canada, est du prix minime de 1 Dollar 50 cents.

S'adresser, pour les abonnements, au "Maître de Français," 2269, rue Ste-Catherine, Montréal.

GUSTAVE DUHAMEL

Importateur * de * Fromages

1834

RUE STE-CATHERINE

MONTREAL.

TELEPHONE 6286.

Prof. R. von ZOEDERFLICHT, 54 rue Victoria

MONTREAL

Leçons d'allemand, de français et d'anglais à des prix modérés.

APPRENEZ A DANSER

La danse est un art indispensable pour toute personne qui va en société, en même temps qu'un exercice des plus salutaires. Le professeur Durkee vient de commencer une nouvelle classe, la cinquième de la saison. Les cours ont lieu tous les lundis et les jeudis à 8 heures du soir, au No 2269 rue Ste-Catherine, Montréal.

Kingston Ladies' College CONSERVATORY OF MUSIC.

Students prepared for Departmental and University Examinations. The refining influences of home combined with high mental training.

THE MUSICAL DEPARTMENT is in charge of Arthur FISHER, Esq., Mus. Bac., A.C.O., England.

For terms and prospectus apply to Mrs. CORNWALL, Principal, at Kingston, Ladies' College.

UN ABONNEMENT D'UN AN AU

"MAÎTRE DE FRANÇAIS"

est offert à la personne qui enverra à cette Revue la meilleure traduction en français de l'annonce ci-dessus.

EDMOND GIROUX, Jr.

DRUGGIST

CORNER

St-Catherine & St-Charles-Borromée

MONTREAL.

Un professeur allemand, depuis un an au Canada, désire enseigner sa langue dans une ville de l'Ontario ou des Etats-Unis. Il peut aussi enseigner le français à des commençants. Ecrire à B.R., bureau du "Maître de Français," 2269 rue Sainte-Catherine, Montréal.

Un Professeur Français

au courant des méthodes naturelles, désire trouver un petit groupe d'élèves dans une petite ville de l'Ontario ou des Etats-Unis, pour y passer la belle saison. Ecrire à M. S., bureau du "Maître de Français."

THERE IS MONEY

— IN A —

Business Education

Send for the Circular of the

KINGSTON BUSINESS COLLEGE

KINGSTON, (Ontario)

LE

MONDE ÉCONOMIQUE

JOURNAL PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef: **PAUL BEAUREGARD**

PROFESSEUR D'ÉCONOMIE POLITIQUE A LA FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

PRIX DE L'ABONNEMENT

Pour le Canada et les Etats-Unis.

UN AN - - - - - \$8.00 SIX MOIS - - - - - \$4.50

COMITE DE DIRECTION SCIENTIFIQUE :

Président

M. LÉON SAY, Député, Membre de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Membres

MM.

BARDOUX, Sénateur, Membre de l'Institut.
DE BLIGNIÈRES, Anc. Inspect. des finances.
CHALLEMEL-LACOUR, Sénateur.
CHARLES ROUX, Député, Ancien Membre de la Chambre de Commerce de Marseille.

GLASSON, Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté de Droit de Paris.

LAVISSE, Membre de l'Académie française.

LEVASSEUR, Membre de l'Institut.

CH. LYON-CAEN, Professeur à la Faculté de droit de Paris.

MARC MAUREL, Président de la Société d'Économie politique de Bordeaux.

L. PERMEZEL, Membre du Conseil supérieur du Commerce.

On peut s'adresser pour abonnements, annonces et réclames à l'administration du *Maitre de Français*, 2269, rue Ste-Catherine, Montréal.

IMPORTANT NOTICE

*To Presidents of Universities and Colleges, and
Principals of Academies,
Collegiate Institutions, Business Colleges, &c.*

We beg to draw your special attention to the *splendid* opportunity offered you of advertising in "*Le Maître de Français*" for above mentioned establishments.

Our revue being *unique* of its kind; and having already a large circulation both in Canada and the States, you will find it everywhere in the *best families*.

We therefore think that in no other publication you could derive such beneficial results and so much *to the point*, as in the columns of our magazine.

Our space being limited, we should feel obliged if you would send your orders as soon as possible.

For adv. rates and further informations apply to

LE MAITRE DE FRANÇAIS

2509 St. Catherine St., MONTREAL

MONTREAL, le 25 mars, 1893.

Le Maître de Français n'a qu'à se féliciter de l'accueil sympathique et encourageant qu'il a reçu de toutes parts. Il tient tout d'abord à en exprimer sa vive gratitude à qui de droit; ensuite, pour répondre à l'empressement du public, il a résolu de s'agrandir dès ce deuxième numéro, qui paraît avec une augmentation de pages, une bonne liste d'abonnés et des annonceurs attirés par la nouveauté de sa publication.

Des personnes compétentes dans l'enseignement des langues vivantes nous ont déjà assuré de leur adhésion à notre méthode, la jugeant favorablement sur les principes que nous en avons exposés. En outre, quelques professeurs d'écoles spéciales de langues vivantes et de grands établissements d'instruction de garçons et de filles ont mis spontanément *Le Maître de Français* entre les mains de leurs élèves. Il ne peut être question évidemment de bouleverser leurs programmes, de changer leurs cours d'études, ni de porter atteinte au système d'enseignement qu'ils emploient. En admettant même qu'ils y fussent disposés, ils trouveraient, pour l'instant, plusieurs obstacles à la réalisation de leur désir.

D'ailleurs, notre méthode ne pourra être jugée en bonne connaissance de cause que lorsque nous en aurons publié une bonne partie en volumes, ce qui ne tardera pas. En attendant, ces professeurs ont vu surtout dans notre Revue et spécialement dans la partie qui constitue notre méthode, des exercices qu'ils ont jugés utiles en tant qu'auxiliaires pour faciliter leur tâche et celle de leurs élèves, en faisant parfois une diversion utile et agréable à la routine de leur travail de classes. Ce rôle satisferait de plus ambitieux que nous. Nous nous préparons à le remplir de notre mieux par le soin apporté à notre rédaction et par une grande réduction de notre tarif d'abonnements en faveur des clubs d'étudiants ou des classes des établissements d'instruction.

A côté de cela, nous entendons rendre notre Revue de plus en plus intéressante pour les lecteurs de français en général, par la publication de bonne littérature, bonne à tous les points de vue, et d'articles d'actualité sérieux ou badins, mêlant, suivant le précepte d'Horace, l'agréable à l'utile.

Nous serons amenés par la force des choses, à effleurer des questions tant soit peu commerciales, ne fût-ce que pour présenter les articles de nos annonceurs. Quant au terrain politique, nous ne voyons pas l'opportunité d'y mettre le pied, surtout dans un pays qui n'est le nôtre que par adoption; mais nous saisirons toujours l'occasion de publier toutes idées de conciliation nécessaires à la prospérité de celui-ci.

Tel est, en peu de mots, le programme que nous ébauchons aujourd'hui et que nous nous efforcerons d'étendre et d'améliorer de plus en plus dans les développements successifs de cette Revue.

Dans notre numéro d'Avril, nous commencerons la publication d'une série d'articles sur l'ETYMOLOGIE FRANÇAISE. Ils seront surtout destinés à ceux de nos lecteurs qui parlent assez couramment le français et auront pour but de leur en faciliter l'étude en leur indiquant les origines et les transformations subies par une quantité de mots d'un usage journalier. Ces articles seront rédigés par M. Albert Pernot, professeur de français à New-York. Grâce à la collaboration de ce professeur, nous publierons prochainement sous le titre *Blunder in French avoided*, des lettres écrites d'une façon humoristique qui instruiront le lecteur tout en l'amusant.

BOUQUET DE PENSÉES

Les hommes sont un peu comme les enfants ; il faut les intéresser, les amuser, et le plus sûr moyen d'y parvenir est de toujours leur parler d'eux-mêmes.

Edmond ABOUT.

* * *

Pour faire une demande, un homme se dit : " Que dirai-je ? " une femme : " Que mettrai-je ? ".

METTERNICH.

* * *

Les illusions sont le pain quotidien des malheureux.

Ferdinand FABRE.

* * *

La paix est le temps où les fils enterrent les pères, et la guerre celui où les pères enterrent les fils.

HÉRODOTE.

* * *

Le même paysage vous paraît beau ou triste, selon le temps qu'il fait ; et la même opinion nous paraît raisonnable ou folle, selon la passion qui nous conduit.

Jules SIMON.

LA LANGUE FRANÇAISE

Dans un discours prononcé en présence des membres de l'Alliance française, en Australie, M. James Smith, Ecossais d'origine, vient de faire l'éloge de la langue française dans les termes suivants :

“ Il serait trop audacieux de ma part de m'étendre sur le rôle que la langue française a joué, et selon toutes probabilités, jouera longtemps encore dans la diplomatie ; c'est aussi l'organe préféré de la causerie dans les cercles les plus raffinés des capitales européennes. Parler français couramment vous met à même de prendre la place qui vous est due dans les salons de Saint-Petersbourg, de Rome, de Vienne et de Madrid aussi bien que dans ceux de Paris et de Bruxelles ; c'est avoir en mains les ressources d'une langue qui semble avoir été créée pour la conversation élégante, les brillants récits, les descriptions pittoresques et les définitions scientifiques.

“ Elle est formée des traits caractéristiques, des besoins individuels et des habitudes sociales d'un peuple remarquable par l'éclat de son intelligence, la vivacité de ses goûts ; d'un peuple qui veut que sa littérature soit aussi parfaite par la forme qu'excellente par le fond ; d'un peuple enfin chez lequel la courtoisie est cultivée comme un art, et auquel le constant échange des idées et des opinions, les passes d'armes de la conversation semblent une des nécessités de la vie, au moins dans les classes élevées.

“ La langue française elle-même est si logique dans sa construction, si lucide, si expressive, si fine, si nuancée, si élégante et si bien faite pour envelopper dans une forme gracieuse de nobles idées et de délicats compliments ! Elle se prête aussi, par sa souplesse, aux fines railleries, au gai persiflage, aux démonstrations scientifiques ; elle vaut donc bien la peine d'être étudiée pour elle-même et pour ses qualités propres. De toutes les langues européennes, c'est celle qui rend le mieux la pensée humaine

“ Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes,” dit-il, “ c'est l'ordre de la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. Ce qui n'est pas clair n'est pas français.

MEDAILLON LITTERAIRE

CHATEAUBRIAND.

Chateaubriand naquit à Saint-Malo, en 1768. Il fut d'abord destiné à la marine royale, suivant l'usage des cadets de Bretagne. Ses goûts l'ayant éloigné de cette carrière, on avait décidé qu'il embrasserait l'état ecclésiastique, mais il échappa à cette nouvelle contrainte, et accepta, en 1786, un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre.

Au commencement de la révolution, il se mit à voyager en Amérique et revint en Europe en 1792, pour servir dans l'armée de Condé. Une blessure qu'il reçut au siège de Thionville le força à passer en Angleterre. C'est là qu'il composa son *Essai sur les Révolutions*. On y trouve quelques aperçus ingénieux mêlés à beaucoup d'erreurs, mais on y remarque une imagination riche et une manière d'écrire qui fait pressentir le style du *Génie du Christianisme*.

Ce dernier ouvrage, publié en 1802, opéra une révolution dans les idées. Il parut au moment où l'on commençait à réagir contre les doctrines irrégieuses et démagogiques du siècle dernier; il favorisa cette réaction en s'élevant avec force contre les excès auxquels on s'était laissé entraîner; il fit l'apologie du christianisme en retraçant le tableau de toutes les merveilles qu'il avait opérées depuis les bonnes œuvres jusqu'aux pensées du génie dont il a été l'inspirateur.

Bonaparte chercha à s'attacher Chateaubriand en le nommant secrétaire d'ambassade à Rome, mais il y avait trop de différence entre la politique de Chateaubriand et celle de l'empereur pour qu'ils pussent concourir ensemble à la même œuvre. Chateaubriand donna sa démission et partit pour l'Égypte et Jérusalem. Ce voyage donna lieu à son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, un de ses ouvrages les plus intéressants.

Il publia en même temps ses *Martyrs*, pour démontrer la supériorité du christianisme sur le paganisme.

Comme historien, Chateaubriand n'eut pas le succès que l'on attendait de lui. Ses *Études Historiques* manquent d'exactitude et de profondeur. Les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont écrits avec une étonnante perfection, mais ils fatiguent, tant l'auteur s'y montre préoccupé de lui-même, de son influence et de sa gloire.

Chateaubriand fut aussi un publiciste et un orateur politique distingué. Il parlait et écrivait la langue des affaires avec autant de facilité et de bonheur que la langue des Muses.

Ses brochures politiques sont encore lues avec intérêt, mais ses meilleurs titres à l'admiration de la postérité sont ses ouvrages où il dépeint la nature, les caractères et les scènes de la vie sauvage. Chateaubriand mourut en 1848.

CONCOURS MENSUEL

Tous nos abonnés ont le droit de prendre part à ce concours. Les meilleures compositions seront publiées dans notre prochain numéro, avec le nom de l'auteur, ou un pseudonyme, à son choix.

A toute personne qui nous adressera 15 cents en timbres-poste, canadiens ou américains, nous renverrons sa composition dûment corrigée.

SUJET DE COMPOSITION :

L'Exposition Internationale de Chicago.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 15 avril prochain.

Parmi les compositions qui nous ont été adressées pour le concours de Mars, il y en a de très bonnes que nous regrettons de ne pouvoir publier maintenant, faute d'espace. Voici celle que nous avons jugée la meilleure et la plus... maligne ; mais notre impartialité nous fait un devoir de la reproduire en entier :

LES PLAISIRS DE L'HIVER.

Les plaisirs de l'hiver ! C'est justement notre éditeur qui doit les savoir. Ne les a-t-il pas éprouvés ? N'a-t-il pas demeuré dans la ville de B. . . . pendant un hiver tout entier ? Mais oui. Il a souffert les tourments des damnés dans les salons de ces diables de *Yankees*, où l'on fait du feu à faire rôtir un bœuf. Il s'est ennuyé en jouant à l'écarté pour faire plaisir aux belles dames. Il a attendu, tout en faisant semblant de rire, pendant que ces dites dames allaient au *five o'clock* au lieu d'être à la classe. Il a assisté, avec plus ou moins de grâce, à toute espèce de foire que les enthousiastes ont tenue pour rapporter de l'argent à l'église.

On aurait dit un véritable *Yankee*. Il a failli tomber à chaque instant en marchant sur les trottoirs glacés. Et enfin, pour mettre le comble, il est allé... mais attendez. Je vais vous raconter la chose.

Dans la ville de B. il y a bien des jeunes gens et des jeunes filles qui aiment beaucoup à apprendre le français, mais qui aiment encore mieux faire des tours. Il y a aussi d'autres personnes qui sont très sages et qui s'étudient à réjouir le cœur d'un maître comme M. T... Parmi ces dernières il se trouvait une dame qui savait très bien le français, et qui se plaisait à le faire apprendre aux autres. Les dévotes de la langue celtique se réunissaient souvent chez Mme T. . . ., où elles buvaient du thé à la russe tout en parlant comme "à Paris." L'on y répondait aux questions du professeur avec plus de grâce qu'on n'en trouve autre part au monde.

Mme T. se plaisait aussi à rendre heureux tout le monde, et M. T. n'échappait pas à ses intentions bienveillantes. Un soir qu'il faisait bien froid, les jeunes élèves voulurent aller en *bob-*

sled. Le bon cœur de Mme T... ne lui permit pas de voir rester à la maison M. le Professeur, aussi le pria-t-elle d'accompagner "les gamins." La joie du bon monsieur n'était pas tout à fait sincère, ce qui lui rapporta sa récompense. Après avoir marché pendant une demi-heure environ, les enfants et le professeur arrivèrent sur le sommet d'une colline, d'où ils se disposent à descendre au moyen du *bob-sled*. D'abord tout va bien. Le traîneau part lentement, mais bientôt il glisse avec la rapidité d'une flèche, et le cœur des voyageurs bat de joie. Un peu plus tard le crâne des voyageurs bat, mais pas de joie. Le *bob* est venu se heurter contre un arbre ou un tas de neige, et tout son chargement est versé, renversé et bouleversé. Les gamins s'empresent autour de M. T... pour voir s'il s'est fait mal. Ils ne rient pas trop, quoiqu'on puisse voir que les épaules de Mlle L... s'agitent convulsivement,—de peur, sans doute. Le professeur se trouve debout, il ne sait trop comment, mais ce qu'il ne peut trouver, ce sont ses caoutchoucs. Ce n'est qu'une bagatelle, ça. "Montons, redescendons encore." "Merci, non ; je ne vous donnerai plus de peine. Il faut que je retourne chez moi. Bonsoir."

Cependant, on a fait bien du chemin en très peu de temps, et voilà pourquoi l'on se remet en *bob-sled*.

Vous voyez bien que l'hiver a ses plaisirs.

FRANÇOISE.

PETITE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Littérature Provençale. Poésie des Troubadours.

La littérature provençale se développa beaucoup plus rapidement que la littérature wallonne. Ce progrès fut le résultat des circonstances au milieu desquelles elle était née. Le Midi avait toujours été plus civilisé que le Nord, et l'influence romaine y avait été beaucoup plus profonde. L'invasion avait aussi foulé ces riches campagnes et promené ses désastres sous ce beau ciel ; néanmoins, les populations n'avaient pas été sans cesse agitées, bouleversées par les barbares qui, chaque jour, franchissaient le Rhin. Les Normands ensanglantaient tout le pays au nord de la Loire pendant que le Midi jouissait, sous les rois d'Arles, puis sous les comtes de Provence, des douceurs de la paix. On trouvait là, comme ailleurs, le régime féodal, mais il n'avait pas la même dureté et ne conduisait pas aux mêmes excès de cruauté et de vengeance.

Enfin, le voisinage des Maures d'Espagne communiqua à ces hommes une élégance poétique qu'on est loin de trouver dans les hommes du Nord.

(À SUIVRE.)

LECONS PAR CORRESPONDANCE

Ce titre, sans doute, ne surprendra personne, car on a pu le voir s'étaler en grandes lettres à la quatrième page de certains journaux. L'utilité de ces leçons est surtout pour les personnes qui ayant déjà une bonne connaissance d'une langue étrangère désirent se perfectionner dans l'étude de la grammaire et de la composition. Les élèves envoient leurs compositions par la poste, et de la même manière le professeur les leur retourne corrigées avec ses observations et ses conseils.

Ce système n'a rien de nouveau pour nous, car bon nombre de nos anciens élèves nous ont prié de leur continuer ainsi notre enseignement, et nous nous sommes empressé de répondre à leur désir sans chercher à faire de propagande à cet effet. Mais maintenant que nous avons un organe spécial de publicité, il est tout naturel que nous nous en servions pour porter à la connaissance de tous nos anciens élèves et du public en général, un mode d'instruction facile, employé déjà avec succès par quelques personnes, et dont l'expérience a démontré les avantages pour tout le monde.

Nous sommes donc dès aujourd'hui à la disposition de toutes les personnes qui voudront bien nous soumettre ainsi leurs exercices et leurs compositions. Quant aux prix, il ne peuvent être que le résultat d'une entente particulière, variant suivant la longueur et le nombre des écrits qui nous seraient adressés par une même personne.

Dans le même ordre d'idées, nous avons résolu d'établir un concours mensuel ouvert à tous nos abonnés. Le sujet en sera facile, se prêtant à tous les développements suggérés par l'imagination de chacun. Les compositions qui seront jugées les meilleures seront publiées avec le nom de l'auteur ou avec un pseudonyme, si on le préfère. En outre, es personnes qui désirent se rendre compte des fautes qu'elles commettent n'ont qu'à nous adresser 15 cents en timbres-poste canadiens ou américains, moyennant quoi nous leur renverrons leurs compositions dûment corrigées.

S O N N E T

CÉLESTE.

A peine ai-je achevé mon *idylle acadienne*,
Dans ces beaux jours d'été si gaiment écoulés,
— Volage que je suis ! c'est une histoire ancienne
De joyeux souvenirs par le temps déroulés.—

Que j'en adore une autre, et ma main dans la sienne.
Nous allons en chantant loin des sentiers foulés.
J'aime les doux baisers de cette magicienne,
La blancheur de ses bras divinement moulés.

Toujours à ses côtés, en amoureux fidèle,
Je ne fais que penser et que rêver à elle,
Et devant l'univers je me dis son amant.

Te dirai-je son nom, son doux nom de *Céleste* ;
Ne t'effarouche point de mon style un peu leste,
Lecteur, *Céleste* n'est que mon prochain roman....

LOUIS TESSON.

LA LOUISIANE.

A Mme A. LE DUC.

Pays du soleil où la fantaisie
Sous un ciel doré tourne son fuseau,
Radieux rival de l'Andalousie,
Dont le nom charmant, plein de poésie,
Résonne à mon cœur comme un chant d'oiseau !

Sous tes frais bosquets qu'embaume l'orange,
On sent circuler de vagues aimants ;
Tes lourds bananiers, que la brise effrange,
Semblent frissonner au concert étrange
Qui flotte dans l'air de tes soirs charmants.

Sous tes dômes verts qu'ombre la liane,
Rayonnent souvent de grands yeux hardis ;
Et, l'artère en feu, jusqu'à la diane,
Plus d'un Werther veille, ô Louisiane,
Au seuil parfumé de tes paradis.

Et moi, fils du Nord aux hivers moroses,
—Souvenir lointain, mais toujours vainqueur—
A ces douces nuits, à ces beaux jours roses,
En rêvant je sens, malgré mes névroses,
Comme une fleur d'or éclore en mon cœur !

Louis Fréchette.

SONNET

LA CARAVANE HUMAINE.

La caravane humaine, au Sahara du monde,
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,
S'en va trainant le pied, brûlée aux feux du jour,
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.

Le grand lion rugit et la tempête gronde ;
A l'horizon fuyard, ni minaret, ni tour ;
La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour,
Qui traverse le ciel cherchant sa proie immonde.

L'on avance toujours et voici que l'on voit
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt ;
C'est un bois de cyprès, semé de blanches pierres.

Dieu, pour vous reposer, dans les déserts du temps,
Comme des oasis, a mis les cimetières ;
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants.

Th. Gautier

Le Maître de Français.

Sous ce titre, nous avons résolu de continuer nos études sur l'enseignement du français. Nous avons déjà suffisamment exposé les principes généraux sur lesquels repose une méthode nouvelle, destinée principalement à nos écoles primaires et secondaires. Nous laisserons donc un peu de côté la théorie pour entrer dans la pratique, en publiant sinon le tout, du moins une bonne partie des tableaux et des exercices qui constituent cette méthode la soumettant ainsi au jugement* du public en général et surtout à celui des chefs d'établissements d'instruction, et des professeurs qui seraient tentés de la mettre à l'épreuve.

Chacun de nos numéros donnera donc des exercices qui, croyons-nous, ne seront pas sans intérêt et sans profit pour tous ceux qui étudient le français, quel que soit le système qu'ils suivent. En effet, nous savons par expérience, et on nous le répète sans cesse, que les phases vives et concises du dialogue de la conversation ordinaire sont celles qui embarrassent le plus les élèves. Comme c'est là justement le sujet principal de ces exercices, nous sommes certains que tous trouveront profit à les étudier et à les écrire. Nous offrons même de renvoyer corrigés tous les exercices qui seraient adressés à l'ECRIN LITTÉRAIRE, accompagnés de 15 cents en timbres-poste. Cette somme si modique ne surprendra personne, si nous ajoutons que l'on a surtout en vue de populariser cette méthode et de la soumettre au plus grand nombre possible d'étudiants. (*L'Ecrin Littéraire*).

LES FORÊTS DE L'AMÉRIQUE.

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces retraites, quand les vents reposent ! Quelles voix inconnues, quand les vents viennent à s'élever ! Etes-vous immobile, tout est muet : faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent ; on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres : la terre murmure sous vos pas ; quelques coups de foudre font mugir les déserts : la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'orient ; à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime, et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour ; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve ; il se sent inquiet, agité et dans l'attente de quelque chose d'inconnu : un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter son sein, comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité ; il est seul au fond des forêts ; mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur.

Chateaubriand.

Leçon **LEÇON.**

Here is There is	Voici un mur. Voilà " plâcher. " plafond.	a wall. an floor.
What is this?—	Qu'est-ce que c'est?—*	any (?) ceiling.
It is	C'est—	heater.
Is this (?)	Est-ce (?)	stool. " arm-chair. " picture. " mirror. " carpet. " curtain. " book. " pencil. " table. " door. " window. " mantle-piece. " chair. " rocking-chair. " clock. " photograph. " pen. " slate. " box. " ruler.
Yes, Sir, it is.—	Oui, Monsieur, c'en est—	
No, Miss, it is	Non, Mademoiselle, c'est—	
Here, there is	Ici, il y a	
Is there (?)	Y a-t-il (?)	
Yes, there is one.—	Oui, il y en a { un. — une. —	
No, there is none.—	Non, il n'y en a pas.—	

(*) A dash thus placed shows that a sentence is not to be continued through the following corresponding column. A consonant before ~ must be carried on the vowel beginning the next word. — Silent letters are put in italics.

THE FRENCH TEACHER

By Louis TESSON

(Registered in accordance with the Copyright Act.)

LECTURE (READING)

Dans une année (*year*), il y a 365 jours (*days*) et 12 mois (*months*) : Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre.

Dans une semaine (*week*), il y a 7 jours : Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi, Samedi, Dimanche.

NOTES GRAMMATICALES.— Dans l'alphabet français (*French*), il y a 26 lettres : A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, W, X, Y, Z. Il y a 6 voyelles et 20 consonnes.

Il y a deux genres en (*in*) français : le genre masculin et le genre féminin ; il y a deux nombres : le singulier et le pluriel. LE (*THE*), est l'article masculin singulier ; LA est l'article féminin singulier, et LES est l'article pluriel pour (*for*) les deux (*both*) genres.

Il y a 10 parties du discours (*parts of speech*) : le nom ou (*or*) substantif, l'article, l'adjectif, le pronom, le verbe, le participe, l'adverbe, la préposition, la conjonction et l'interjection.

Voici une petite remarque très (*very*) importante sur (*on*) la prononciation du français. En règle générale, une consonne à la fin (*end* d'un mot (*word*) ne se prononce pas devant (*before*) un autre (*other*) mot commençant par une consonne ou un *h* aspiré ; mais devant un mot commençant par une voyelle ou un *h* muet, cette consonne finale se transporte (*is carried*) sur la voyelle suivante et se prononce :

Ex. : Cette dame est malheureuse (*this lady is unhappy*).

Cet homme est heureux (*that man is happy*).

EXERCICE ORAL OU ÉCRIT (WRITTEN).

Répondre aux questions suivantes (*answer the following questions*) :

- 1.— Qu'est-ce qu'il y a dans une cuisine (*kitchen*) ?
- 2.— “ “ “ salle à manger (*dining room*) ?
- 3.— “ “ “ bibliothèque (*library*) ?
- 4.— “ “ “ classe (*class-room*) ?
- 5.— Y a-t-il une table dans une salle à manger ?
- 6.— “ un piano dans une cuisine ?
- 7.— “ un tableau dans une classe ?
- 8.— “ 2 genres en français ?
- 9.— “ 12 mois dans une année ?
- 10.— “ 8 jours dans une semaine ?
- 11.— “ 365 jours dans une année ?
- 12.— “ 10 parties du discours en français ?
- 13.— “ 3 nombres en français ?
- 14.— “ 26 lettres dans l'alphabet français ?

2^{me} LEÇON.

How many..... are there..... in the room ? on.....? under.....? before.....? behind.....? against.....?	Combien de.....y a-t-il..... dans la chambre ? sur la cheminée ? sous la table ? devant la fenêtre ? derrière la porte ? contre le mur ? Il y en a Y en a-t-il (?) Oui, Madame, il y en a Non, Madame, il y en a Combien font deux et trois ? Deux et trois font cinq.— Combien font deux fois cinq ? Deux fois cinq font dix.—	1 un. 2 deux. 3 trois. 4 quatre. 5 cinq. 6 six. 7 sept. 8 huit. 9 neuf. 10 dix. 11 onze. 12 douze. 13 treize. 14 quatorze. 15 quinze. 16 seize. 17 dix-sept. 18 dix-huit. 19 dix-neuf. 20 vingt. 21 vingt et un. 22 vingt-deux. 23 vingt-trois. 24 vingt-quatre	25 vingt-cinq. 26 vingt-six. 27 vingt-sept. 28 vingt-huit. 29 vingt-neuf. 30 trente. 31 trente et un. 32 trente-deux, etc. 40 quarante, etc. 50 Cinquante, etc. 60 soixante, etc. 70 soixante-dix. 71 soixante et onze. 72 soixante-douze. 80 quatre-vingts. 81 quatre-vingt-un. 90 quatre-vingt-dix. 91 quatre-vingt-onze. 92 quatre-vingt-douze, etc. 100 cent. 101 cent un. 200 deux cents. 1000 mille. 2000 deux mille.
--	--	--	--

LECTURE.

Il y a dix élèves (*pupils*) dans notre (*our*) classe de français. Le premier est Ernest, le deuxième Adolphe, le troisième Henri, le quatrième Philippe, le cinquième Pierre, le sixième Jean, le septième François, le huitième Armand, le neuvième Edmond et le dixième Georges.

NOTES GRAMMATICALES. — Le pluriel des noms se forme généralement (*generally*) par (*by*) l'addition de la lettre *s* au singulier.

Ex. : Un crayon, des crayons.

EXCEPTIONS : Les noms terminés au singulier par *s*, *x*, *z* ne changent pas au pluriel.

Ex. Un tapis, des tapis ; un prix, (*prize*), des prix ; un nez (*nose*), des nez.

ŒIL (*eye*) fait (*makes*) YEUX au pluriel.

L'article LE, LA, l'adjectif démonstratif CE, CETTE et les adjectifs possessifs MON, MA, TON, TA, SON, SA, NOTRE, VOTRE, LEUR n'ont qu'une (*have only one*) forme pour le pluriel. Ce sont : LES, CES, MES, TES, SES, NOS, VOS, LEURS.

Par euphonie, on emploie (*they use*) MON, TON, SON, au lieu de (*instead of*) MA, TA, SA, devant un mot féminin commençant par une voyelle ou un *h* muet.

Ex. : MON oreille ; SON oreille ;

UN, UNE est un article indéfini,

UN, UNE (*one*) est aussi un adjectif numéral cardinal.

DES (*some*) est l'article partitif pluriel.

Outre (*besides*) l'article proprement dit LE, LA, LES, il y a l'article indéfini et l'article partitif.

EXERCICE.

Former le pluriel du tableau 1, comme suit :

(*Form the plural of the first table, as follows*):

SINGULIER		PLURIEL.	
Qu'est-ce que c'est ?		Qu'est-ce que c'est ?	
C'est.....	un mur.	Ce sont.....	des murs.
Est-ce (?).....	“	Sont-ce (?).....	“
Oui, Monsieur, c'en est	{ un.— une.--	Oui, Messieurs, ce sont	“
Non, Mademoiselle, c'est	“	Non, Mesdemoiselles, ce sont	“
Ici, il y a	“	Ici, il y a.....	“
Y a-t-il (?)	“	Y a-t-il (?).....	“
Oui, il y en a	{ un.— une.—	Oui, il y en a.—	
Non, il n'y en a pas.—		Non, il n'y en a pas.—	

3^{me} LEÇON.

Is there anybody here?	Y a-t-il quelqu'un ici ?	Oui, il y a quelqu'un. Non, il n'y a personne.	Yes, there is somebody. No, " nobody.
Who is this gentleman ?	Qui est ce monsieur ?	C'est M. Louis.	It is Mr. Lewis.
" " lady ?	" " cette dame ?	" Mme Paul.	" Mrs. Paul.
Is it Mr. Alfred ?	" " cette demoiselle ?	" M ^{lle} Marie.	" Miss Mary.
" Miss Eugénie ?	Est-ce M. Alfred ?	Oui, c'est lui.	Yes, it is (he).
Whose hat is this ?	" " M ^{lle} Eugénie ?	" c'est elle.	" (she).
Whose parasol is that ?	A qui est ce chapeau-ci ?	Il est à M. Arthur.	It is Mr. Arthur's.
Is this my arm ?	" " cette ombrelle-là ?	Elle " M ^{lle} Louise.	" Miss Louise's.
" " hand ?	Est-ce mon bras ?	Oui, c'est le vôtre.	Yes, it is yours.
" " your eye ?	" " ma main ?	" la vôtre.	" " "
" " ear ?	" " votre œil ?	" le mien.	" mine.
" " his foot ?	" " votre oreille ?	" la mienne.	" " "
" " cheek ?	" " son pied ?	" le sien.	" his (or) hers.
" " your teacher ?	" " sa joue ?	" la sienne.	" " "
" " class ?	" " votre professeur ?	" le nôtre.	" ours.
" " the teacher of Messrs A and B ?	" " votre classe ?	" la nôtre.	" " "
" " the class of Mrs. A and B ?	" " le professeur de MM. A. et B. ?	" le leur.	" theirs.
	" " la classe de M ^{mes} A. et B. ?	" la leur.	" theirs.

LECTURE.

Dans (*in*) notre classe de français, il y a un monsieur, une dame, une demoiselle et moi (*I*). Notre professeur est M. Alexandre, un Français. Qui est le vôtre ? Est-ce un Américain ou un Canadien ? Y a-t-il un petit garçon (*little boy*), Félix, et une petite fille (*girl*), sa sœur (*sister*), dans votre classe ? Mon frère (*brother*) parle (*speaks*) français aussi bien que (*as well as*) mon père (*father*), ma mère (*mother*), mon oncle, ma tante, mon cousin, ma cousine.

NOTES GRAMMATICALES. — En français, l'adjectif et le pronom possessifs s'accordent avec (*agree with*) l'objet possédé, et non avec le possesseur comme (*as*) en anglais.

QUI interrogatif s'emploie (*is used*) pour les personnes. et QUEL généralement pour les choses (*things*).

L'article annonce un substantif pris (*taken*) dans un sens déterminé. Il en marque en même temps (*at the same time*) le genre et le nombre : LE, LA, LES.

LE, LA sont élidés devant (*before*) une voyelle ou un *h* muet (*silent*).

Ex. : Le arbre (*tree*), l'arbre ; la arloise, l'ardoise ; le habit (*coat*), l'habit ; la heure (*hour*), l'heure.

Mais (*but*) il n'y a pas d'élision devant un *h* aspiré.

Ex. : Le hameau (*hamlet*).

DE LE (*of the*) se contracte en DU devant une consonne ou un *h* aspiré.

Ex. : L'uniforme du soldat américain est bleu.

DE LES se contracte toujours (*always*) en DES.

Ex. : La vue des Alpes est admirable.

A LE (*to the*) se contracte en AU devant un mot (*word*) commençant par une consonne ou un *h* aspiré.

Ex. : Mon frère va quelquefois au bal.

A LES se contracte toujours en AUX.

Ex. : Mon père va aux Indes.

EXERCICE.

Former le pluriel du tableau 3.

EXERCICE ORAL OU ÉCRIT.

Répondre aux questions suivantes :

1. Est-ce M. Alexandre qui est votre professeur de français ?
2. De (*of*) quelle nationalité est M. Alexandre ?
3. Qui est le petit garçon qui va (*goes*) à l'école (*to school*) avec vous (*with you*) ?
4. Est-ce votre sœur qui va souvent (*often*) avec vous sur (*on*) la place publique ?
5. Y a-t-il quelqu'un chez vous (*at your house*) à présent ?

4^{ME} LEÇON.

What color is the collar?	DE QUELLE COULEUR EST le col ?	IL EST blanc.	It is white.
my shoe ?	mon soulier ?	“ noir.	“ black.
his handkerchief ?	son mouchoir ?	“ brun.	“ brown.
your coat ?	votre paletot ?	“ vert.	“ green.
this waistcoat ?	ce gilet ?	“ gris.	“ gray.
Is my glove yellow?	MON GANT EST-IL jaune ?	OUI, IL L'EST. NON, IL NE L'EST PAS.	Yes, it is (so). No, it is not.
What color is the cuff ?	DE QUELLE COULEUR EST la manchette ?	ELLE EST blanche.	It is white.
my boot ?	ma bottine ?	“ noire.	“ black.
his cravat ?	sa cravate ?	“ brune.	“ brown.
your dress ?	votre robe ?	“ verte.	“ green.
this parasol ?	cette ombrelle ?	“ grise.	“ gray.
Is my mitten red ?	Ma mitaine est-elle rouge ?	OUI, ELLE L'EST. NON, ELLE NE L'EST PAS.	Yes, it is. No, it is not.
Where is ?	Où est ?	devant	before
It is	IL (ELLE) EST	derrière	behind
Is it ?	EST-IL (ELLE) ?	sur	on
Yes, it is (there).	OUI, IL (ELLE) Y EST.—	sous	under
No, it is not (there).	NON IL (ELLE) N'Y EST PAS.—	contre	against

LECTURE.

Notre école est une construction magnifique, élevée (*erected*), dans la rue (*street*) principale de la ville (*city*), devant une grande place publique, où il y a des arbres. La cour (*yard*) est derrière; c'est une vaste cour pour l'amusement des élèves (*pupils*). Dans notre école, il n'y a QUE (*only*) des garçons. Cependant, dans d'autres écoles, il y a ensemble (*together*) des garçons et des filles. La façade (*frontage*) est en briques rouges et en pierres (*stones*) grises; les fenêtres sont larges (*wide*) avec des volets (*shutters*) verts. Le toit (*roof*) est en ardoises. Les chambres (*rooms*) de l'école sont spacieuses et confortables, avec leurs bancs (*benches*) et leurs pupitres (*desks*) de bois (*wood*) brun.

NOTES GRAMMATICALES. — Il y a, en français, généralement deux formes pour chaque (*each*) adjectif: une pour le masculin, l'autre (*the other*) pour le féminin; de même (*so*) pour le pluriel.

Le pluriel se forme généralement par (*by*) l'addition de la lettre *s* au singulier d'un nom ou d'un adjectif.

La règle générale pour former le féminin des adjectifs est d'ajouter *to add* un *E* au masculin. Cependant (*though*), il y a des exceptions. L'adjectif BLANC, par exemple, est BLANCHE au féminin. Les adjectifs terminés par un *E* muet au masculin ne changent pas au féminin.

LE, LA, LES sont (*are*) quelquefois pronoms. Ainsi (*so*) dans cette réponse "Oui, il l'est" à la question "Mon col est-il blanc?" *il*, pronom personnel, remplace (*take the place of*) "mon col," et *L'* (LE) remplace "blanc."

EN est aussi un pronom. Dans cette réponse "Il y en a," EN remplace le nom exprimé dans la question;

Ex. : Y a-t-il un livre?... Oui, il y *en* a un.

Dans ce cas (*case*), EN remplace le mot "livre."

Y est un adverbe de lieu (*place*) et signifie "là" (*there*). Il remplace plusieurs (*several*) mots exprimant le lieu.

Ex. : Votre oncle est-il au bureau du télégraphe? — Oui, il y est.

Ici (*here*), Y remplace "au bureau du télégraphe."

Pour l'adjectif démonstratif CE, il y a une autre forme, CET, employée devant un nom masculin singulier commençant par une voyelle ou un H muet.

Ex. : "Cet arbre est grand." "Cet homme est petit."

EXERCICE ORAL OU ÉCRIT.

Mettre au pluriel le tableau 4.

1. De quelle couleur sont les objets qui sont dans notre classe?
2. Où sont-ils placés?
3. De quelle couleur sont vos vêtements?
4. Décrivez (*describe*) votre école.
5. Où est situé l'hôtel de ville (*city-hall*) de votre ville? Décrivez-le.

5^{me} LEÇON.

<p>What do they speak in France ? “ England ? “ Germany ? “ Austria ? “ Italy ? “ Spain ? “ Portugal ? “ India ? “ St.-Petersburg ? “ Constantinople ? “ Athens ? What time is it ?</p>	<p>QUE PARLE-T-ON en France ? “ Angleterre ? “ Allemagne ? “ Autriche ? “ Italie ? “ Espagne ? au Portugal ? aux Indes ? à St.-Petersbourg ? à Constantinople ? à Athènes ?</p>	<p>On parle français. “ anglais. “ allemand. “ autrichien. “ italien. “ espagnol. “ portugais. “ anglais. “ russe. “ turc. “ grec. Il est une heure. Il fait beau temps. “ mauvais temps. “ froid. “ chaud. “ soleil. “ du vent.</p>	<p>They speak French. English. German. Austrian. Italian. Spanish. Portuguese. English. Russian. Turkish. Greek. It is one o'clock. It is fine weather. “ bad weather. “ cold. “ warm. “ sunshine. “ windy. It rains. “ snows. “ freezes. “ thunders. “ hails.</p>
<p>How is the weather ?</p>	<p>QUEL TEMPS FAIT-IL ?</p>	<p>Il pleut. Il neige. Il gèle. Il tonne. Il grêle.</p>	

LECTURE.

A Montréal, au Canada, il fait très froid en hiver (*winter*) ; mais on dit qu'en été (*summer*) il y fait très chaud, Au printemps (*spring*) et en automne, il pleut beaucoup (*much*) ; il tonne quelquefois (*sometimes*). Aujourd'hui (*to-day*), il neige et il fait du vent. Le temps est très désagréable, et pourtant (*nevertheless*) il faut sortir (*it is necessary to go out*) ; on ne peut rester (*remain*) toujours à la maison.

Il fait trop (*too*) chaud dans les pays du Sud, et l'été y est insupportable pour les gens (*people*) du Nord ; mais l'hiver y est très agréable, principalement pour les personnes dont (*whose*) la santé est délicate. Il y a à Nice, en hiver, beaucoup (*many*) d'Anglais et d'Américains, parce que le climat de cette ville est très doux en cette saison.

NOTES GRAMMATICALES. — ON (altération de son primitif latin, *homo, man*), est un pronom indéfini destiné à indiquer l'universalité des personnes d'une manière vague et indéterminée, et sans (*without*) distinction de sexe. Sa nature est d'être (*to be*) essentiellement du masculin et du singulier ; aussi le verbe qui le suit (*follows*) ne se met-il jamais (*is never put*) au pluriel.

ON se traduit (*is translated*) en anglais par *they, one* ou *it is*, comme suit :

Ex. : On dit (*they say, one says* ou *it is said*).

On nomme (*they name*) IMPERSONNEL OU UNIPERSONNEL un verbe qui ne peut être employé qu'à (*can be used only in*) la troisième personne du singulier, comme IL FAUT (*it is necessary*), etc.

Dans un tel (*such*) verbe, IL ne tient (*keeps*) la place d'aucun nom (*of no noun*).

Remarquez, dans le tableau de la leçon 5, qu'on emploie la préposition EN devant un nom de pays (*country*) féminin singulier ; AU devant un nom masculin singulier ; AUX devant un nom de pays féminin pluriel, et enfin (*at last*) la préposition A devant un nom de ville (*city*).

Remarquez aussi (*also*) la lettre T ajoutée (*added*) à PARLE-T-ON ? (forme interrogative de ON PARLE). Ce T est nommé euphonique, parce qu'il sert (*because it is used*) à éviter (*avoid*) un hiatus, ou le son (*sound*) désagréable de deux voyelles qui se rencontrent (*meet*).

EXERCICE.

10. — Nommez, s'il vous plaît, (*if you please*), les principaux pays d'Europe et d'Amérique avec (*with*) leurs capitales.

20. — Former le pluriel et le féminin de tous (*all*) les adjectifs con tenus dans le tableau 5.

30. — Quel temps fait-il aujourd'hui ?

40. — Dites (*say*) le temps qu'il fait dans chaque (*each*) saison.

6me LEÇON.

Am I	Suis-je	laborieux ?	diligent ?
Art thou	Es-tu	parceuseux ?	lazy ?
Is he (it)	Est-il	malade ?	sick ?
Is she	Est-elle	fatigué ?	tired ?
Are we	Sommes-nous	grand ?	large ?
Are you	Etes-vous	petit ?	small ?
Are they	Sont-ils	long ?	long ?
"	Sont-elles	court ?	short ?
Yes, I am (so).	Où, je le suis.—	gros ?	big ?
" thou art.	tu l'es.—	mince ?	thin ?
" he (it) is.	il l'est.—	épais ?	thick ?
" she is.	elle l'est.—	fort ?	strong ?
" we are.	" nous le sommes.—	faible ?	weak ?
" you are.	" vous l'êtes.—	lourd ?	heavy ?
" they are.	" ils le sont.—	léger ?	light ?
" they are.	" elles le sont.—	bon ?	good ?
No, I am not (so).	NON, je ne le suis pas.—	méchant ?	bad ?
" thou art not.	" tu ne l'es pas.—	beau ?	beautiful ?
" he (it) is not.	" il ne l'est pas.—	vilain ?	ugly ?
" she is not.	" elle ne l'est pas.—	heureux ?	happy ?
" we are not.	" nous ne le sommes pas.—	malheureux ?	unhappy ?
" you are not.	" vous ne l'êtes pas.—	content ?	satisfied ?
" they are not.	" ils ne le sont pas.—	mécontent ?	dissatisfied ?
"	" elles ne le sont pas.—	triste ?	sad ?

LECTURE.

Nous sommes vingt élèves dans notre classe : les uns laborieux — c'est le plus grand (*the largest*) nombre, — les autres un peu (*a little*) paresseux. Pour moi, je suis content de mes progrès en français. Mon professeur l'est-il aussi ? c'est une autre question. Il y a une chose certaine : c'est que si je ne suis pas des plus forts en français, je ne suis pas non plus (*neither*) des plus faibles. Mes camarades, grands et petits, sont tous bons, et nos leçons sont très agréables. Quelquefois notre professeur paraît (*seems*) triste et fatigué. L'excellent homme est un peu malade en ce moment ; c'est bien malheureux.

NOTES GRAMMATICALES. — LE (en latin *illud*, cela) s'emploie souvent comme pronom relatif pour éviter (*avoid*) la répétition d'un adjectif ou de toute une proposition.

Ex. : Henri est-il *malade* ? — Oui, il L'est.

— Est-il *fatigué de sa leçon* ? — Non, il ne L'est pas.

C'EST s'emploie toujours devant un substantif accompagné (*accompanied*) ou non d'un adjectif et devant un pronom personnel.

Ex. : C'est un homme. C'est un excellent homme. C'est moi. C'est elle.

Il y a exception pour les heures. On dit : IL EST une heure, deux heures, etc.

C'EST (cela est, *that is*) s'emploie devant un adjectif ou dans une proposition qui se rapporte non à un substantif mais à une proposition exprimée précédemment.

Ex. : Il pleut ; C' (cela, *that*) EST très désagréable ; C' (cela, *that*) EST contre mon désir.

Parlez-vous français ? C' (cela, c'est-à-dire (*that is to say*) parler français), EST très utile.

Dans les autres cas (*cases*), on emploie IL EST.

Ex. : Georges est mon ami (*friend*) ; IL est heureux en ce moment ; IL est à Paris et IL est en bonne santé (*health*). IL est agréable de lui (*to him*) écrire (*write*).

Les adjectifs terminés en EN, ON, EL, EIL, ET, doublent leur dernière (*last*) consonne, avant de prendre (*to take*) l'E muet du féminin.

Ex. : ancien, ancienne ; bon, bonne ; cruel, cruelle ; pareil (*similar*), pareille ; sujet, sujette.

Les adjectifs terminés en X forment leur féminin en SE.

Ex. : laborieux, laborieuse.

Les adjectifs gros, épais, long, beau, grec, ture font au féminin grosse, épaisse, longue, belle, grecque, turque.

EXERCICE.

10. — Mettre au pluriel les phrases qui sont au singulier dans le morceau (*piece*) de lecture précédent.

20. — Mettre le morceau de lecture précédent au féminin singulier et au féminin pluriel.

Suis-je	devant ?	Oui, j'y suis.	Non, je n'y suis pas.
Es-tu	derrière ?	" tu y es.	" tu n'y es pas.
Est-il	sur ?	" il y est.	" il n'y est pas.
Sommes-nous	sous ?	" nous y sommes.	" nous n'y sommes pas.
Etes-vous	contre ?	" vous y êtes.	" Vous n'y êtes pas.
Sont-ils	dans ?	" ils y sont.	" Ils n'y sont pas.
Have I	Ai-je	du papier ?	any paper ?
Hasst thou	As-tu	de l'encre ?	" ink ?
Has he (it)	A-t-il	des amis ?	" friends ?
Has she	A-t-elle	de la soie ?	" silk ?
Have we	Avons-nous	des plumes ?	" pens ?
Have you	Avez-vous	de l'argent ?	" money ?
Have they	Ont-ils	de la craie ?	" chalk ?
" "	Ont-elles	des fleurs ?	" flowers ?
Yes, I have (some).	Oui, j'en ai.	No, I have none.	Non, je n'en ai pas.
" thou hast.	" tu en as.	" thou hast "	" tu n'en as pas.
" he (it) has.	" il en a.	" he (it) has "	" il n'en a pas.
" she has.	" elle en a.	" she has "	" elle n'en a pas.
" we have.	" Oui, nous en avons.	" we have "	" nous n'en avons pas.
" you have.	" vous en avez.	" you have "	" vous n'en avez pas.
" they have.	" ils en ont.	" they have "	" ils n'en ont pas.
" "	" elles en ont.	" "	" elles n'en ont pas.

LECTURE.

J'ai de l'argent dans ma poche (*pocket*). En avez-vous aussi ? Si vous n'en avez pas, il y en a ici assez (*enough*) pour nous deux. Je veux acheter (*I want to buy*) des fleurs, des roses, des tulipes, des pensées, des jacinthes, etc., et en faire (*make*) un bouquet pour l'anniversaire de la naissance (*birthday*) de ma mère. N'est-ce pas aussi celui de la vôtre, demain (*to morrow*) ou après-demain ? Dans ce cas, il vous faut aussi offrir un bouquet de fleurs à votre mère, avec vos compliments. C'est un devoir (*duty*) si doux à remplir (*to fulfil*), quand on peut (*can*) offrir quelque présent.

NOTES GRAMMATICALES. — L'article partitif DU, DE LA, DE L', DES, est formé, comme on le voit (*as one sees it*) de l'article LE, LA, LES précédé de la préposition DE.

L'article partitif exprime une partie ou une quantité indéterminée.

Ex. : *du pain (bread), des hommes; de l'eau (water), de la force.*

On peut établir, comme règle générale, qu'il faut employer DU, DE LA, DES devant les substantifs compléments (*objects*) directs de verbes lorsque (*when*) la phrase est affirmative : et seulement la préposition DE si la phrase est négative.

Ex. : J'ai *de l'argent* ; je n'ai pas *d'argent*.

Quelquefois la phrase a un ton négatif et un sens positif. Dans ce cas, le substantif complément doit être précédé de l'article. Ex. : Je n'ai pas *de l'argent* pour le dépenser follement (*spend foolishly*.)

Le sens de cette phrase est : " j'ai de l'argent ; mais je ne veux pas (*I do not want*) le dépenser follement, " tandis que (*whilst*) " je n'ai pas d'argent " veut dire (*means*) : *I have no money at all*.

Si le substantif complément est précédé d'un adjectif, on emploie seulement la préposition DE, si cet adjectif ne forme pas avec le nom qu'il qualifie une expression substantive.

Ex. : J'ai *DE bon papier, DE bonne encre et DE bonnes plumes*, pour écrire, dans mon bureau.

Ces locutions, étant prises d'une manière générale et indéterminée, refusent l'article.

Mais si le substantif est pris dans un sens individuel et partitif, ou s'il est tellement lié (*united in such a way*) à l'adjectif qui le précède, qu'il ne forme, en quelque sorte avec lui qu'un seul mot, il faut employer DU, DES, DE LA, DES.

Ex. : Voilà *DU véritable honneur, DE LA belle musique*, par opposition avec le faux (*false*) honneur.

MODE INDICATIF

PRESENT

Première conjugaison,
en IR.
—
Infinitif : *MARCHER*,
(*to walk*).
Radical : *March*.

Je marche.
Tu marches.
Il (elle) marche.
Nous marchons.
Vous marchez.
Ils (elles) marchent.

Je reçois.
Tu reçois.
Il (elle) reçoit.
Nous recevons.
Vous recevez.
Ils (elles) reçoivent.

Troisième conjugaison,
en OIR.
Infinitif : *RECEVOIR*
(*to receive*).
Double Radical { *Rec.*
 Recev.

INTERROGATIFEMENT.

Marché-je ?
ou Est-ce que je marche ?
Marches-tu ?
Marche-t-il ?

Reçois-je ? etc.

NEGATIVEMENT.

Je NE marche PAS.

Deuxième conjugaison
en IR.
—
Infinitif : *vieillir*
(*to grow old*).
Radical : *Vieill*.

Je vieillis.
Tu vieillis.
Il (elle) vieillit.
Nous vieillissons.
Vous vieillissez.
Ils (elles) vieillissent.

Je NE reçois PAS, etc.

J'entends.
Tu entends.
Il (elle) entend.
Nous entendons.
Vous entendez.
Ils (elles) entendent.

Quatrième conjugaison
En RE.
—
Infinitif : *Entendre*
(*to hear*).
Radical : *Entend*.

WHAT IS THE MATTER?
TOOTH-ACHE!
STOP-IT!! HOW??
— USE —
STOP-IT
The great TOOTH-ACHE Remedy.
SOLD EVERYWHERE.
15c. A BOTTLE.
WALLACE DAWSON
169 ST. LAWRENCE ST.

QU'AVEZ-VOUS?
LE MAL DE DENTS!!
Arrêtez-le!! Comment??
— EMPLOYEZ LE —
STOP-IT
Le grand Remède du
MAL DE DENTS.
En vente partout à **15c.** la bouteille.
WALLACE DAWSON
169 RUE ST-LAURENT, Montréal.

EXERCICE.

1. Y a-t-il 365 jours (*days*) dans une année (*year*)?
2. " 12 mois (*months*) " " "
2. " 52 semaines (*weeks*) " " "
4. " 4 saisons (*seasons*) " " "
5. Combien de jours y a-t-il dans une année bissextile (*leap year*)?
6. Y a-t-il beaucoup d'habitants (*inhabitants*) à Paris?
7. Combien de lettres (*letters*) y a-t-il dans l'alphabet français (*French*)?
8. Y a-t-il plusieurs professeurs de français à Montréal?
9. Y a-t-il une pendule sur la cheminée du (*of the*) salon ou contre le mur (*wall*)?
10. Qu'est-ce qu'il y a sur la table du salon?
11. Y a-t-il un tabouret devant le piano?
12. Y a-t-il quelque chose (*anything*) sous la table?
13. Qu'y a-t-il derrière le piano?

Quelles sont les différentes sortes d'adjectifs ?

Ce sont les adjectifs qualificatifs et les adjectifs déterminatifs.

Les adjectifs déterminatifs sont : les adjectifs numériques, les adjectifs possessifs, les adjectifs démonstratifs, les adjectifs indéfinis.

Citez quelques adjectifs.

De quelle espèce sont les mots de cette phrase : Cette table est ronde. Voici un chapeau noir.

PETITES (*little*) NOTES GRAMMATICALES. — Dans l'alphabet français, il y a 26 lettres : 6 voyelles et 20 consonnes.

Désirez-vous de bonnes viandes cuites, allez au
STRASBOURG CHARCUTERY, 2280 Rue Ste-Catherine, Montreal

SUR LE PAVE DE MONTREAL

Une enseigne cueillie en passant, dans la rue Ste-Catherine, à Montréal :

“X, accordeur de pianos et empailleur de chaises.”

On a bien raison de dire que les extrêmes se touchent.

Voyez-vous cet ingénieux industriel faire ses offres de services :

—Madame a-t-elle un piano à accorder ?

—Non, pas pour le moment.

—Tant pis ! mais que Madame soit assez bonne pour ne pas me laisser frapper inutilement à sa porte. Voici une chaise qui a besoin de réparations, j'en fais mon affaire. Il faut bien encourager les petites industries, n'est-ce pas ?

Et là-dessus, maître Jacques d'un nouveau genre, l'accordeur de pianos évincé, mais subitement métamorphosé en empailleur, s'en va d'un pas allègre, sa chaise sur son dos.

On voit que le cumul existe au Canada ; mais il y a gros à parier que cet honnête cumulard ne mène pas, en dépit des apparences, la vie de bâtons de chaise de certains de ses confrères plus huppés.

* * *

L'enseigne, chers lecteurs, ne vous semblera pas sans doute un sujet trop déplacé dans une revue tant soit peu pédagogique, puisque, — nous ne le savons que trop hélas ! — *l'enseignement*, primaire ou secondaire, peu importe, c'est un fait acquis.

C'est au point que nos ancêtres, qui s'y connaissaient en la matière, avaient adopté ce fameux proverbe :

“Bon vin n'a point besoin d'enseigne.”

Les proverbes sont, dit on, la sagesse des nations, et comme nous en possédons en français un assez bon nombre, il paraîtrait s'ensuire rigoureusement que nous avons une forte dose de sagesse, conclusion toute logique qui, je le vois, fait errer un sourire d'incrédulité sur les lèvres de nos amis les Anglais. Aussi n'insisterai-je point sur le sujet, quitte à prendre ma revanche un autre jour. Au fond, Anglais et Français sont plus unis qu'on a l'air de le croire parfois, en dépit de leurs taquineries continuelles, car en somme, on ne se taquine qu'entre amis ; n'est-ce pas ?

Je reviens donc à mes moutons, c'est-à-dire à mon enseigne. Faut-il vous le dire ? mon cœur *en saigne* d'avance. Cette enseigne ment d'une manière désolante à l'orthographe, dont elle semble soucier comme un poisson d'une pomme.

Jugez-en plus tôt :

Strasbourg Charcutery

Horreur ! Comment un tel barbarisme peut-il se montrer si ingénument en belles lettres d'une blancheur immaculée sur la glace d'une devanture de magasin, comme une fillette en robe blanche qui ébauche un gracieux sourire à travers les vitres d'une fenêtre ?

Tant de naïveté me révoltait et j'étais sur le point de m'éloigner, lorsque mon regard vint s'échouer sur un étalage d'andouilles, de saucissons de Lyon, — sans calembour, car on ne peut dire de quoi les saucissons sont faits, — de cervelas, de saucisses, de boudins, de pâtés de toutes sortes, parés de leurs plus beaux atours, enrubannés, pomponnés, dans des robes d'argent et caressés par les rayons d'un soleil matinal flottant tout autour comme une auréole d'or. Comment résister à cette nouvelle tentation de saint Antoine ? Tous mes scrupules orthographiques cédèrent soudain aux séductions de la gourmandise. J'entrai d'un bond dans la *charcutery*. Faites-en autant, chers lecteurs, et vous m'en direz des nouvelles. Tiens, j'oubliais de vous donner l'adresse : 2280 Ste-Catherine.

Cependant cette *charcutery* m'était restée sur le cœur — le mot seul, entendons-nous, — et je résolus d'en avoir la conscience nette. L'excellent propriétaire de cet utile établissement a vu le jour, paraît-il, en plein Périgord, dans le pays des truffes. Voilà pour les amateurs de pâtés truffés une garantie qui n'est pas à dédaigner en notre fin de siècle où l'on serait souvent fort embarrassé de dire ce que l'on boit ou l'on mange sous les titres les plus fallacieux. Je n'affirmerai pas que notre homme ait jamais cherché des truffes lui-même ; mais il a dû en manger un jour ou l'autre, ainsi que ses cochons. On m'affirme que la chose arrive, . . . parfois. C'est fort heureux, et les clients montréalais de notre charcutier périgourdin ont au moins l'avantage énorme de se trouver dans la situation exceptionnelle du tourlourou qui avait mangé des truffes *approximativement*, étant cousin de la fiancée du brosser d'un capitaine du 175^e de ligne dont le colonel, invité un jour à un grand dîner à l'Élysée, avait, dit-on, goûté de ces *végétaux souterrains très savoureux*, suivant l'alléchante définition de Larousse.

Quoi qu'il en soit, cela ne nous explique guère cette monstruosité orthographique : *charcutery*. Interrogé à ce sujet, notre Périgourdin se prit à sourire finement en caressant les poils de sa moustache, de l'air vainqueur d'un homme qui apporte la solution d'un grand problème : — Ma foi, me dit-il, ayant surtout pour clientèle le haut du panier de la société canadienne anglaise, je tenais à avoir une enseigne anglaise. J'ai ouvert un dictionnaire au mot charcuterie : *Pork Shop!!* Voyons, en conscience,

moi qui ai été initié en France, à ce que l'art de la charcuterie a de plus raffiné et de plus délicat, pouvais-je dégrader ma profession au point de prendre l'enseigne d'un vulgaire marchand de cochons? Non. Ne trouvant pas de mot à ma guise, j'en ai inventé un : Pharmacie, *pharmacy*, donc charcuterie, *charcutery*; ce n'est pas plus difficile que cela."

Et je m'en allai en riant, de bon cœur et faisant des vœux pour que, à l'instar de l'Académie française qui octroie généreusement cinq sous, je crois, à tout inventeur d'un mot qu'elle adopte, la société Royale des Belles-Lettres, n'oublie pas, dans ses largesses, l'ingénieux charcutier qui vient de combler une lacune dans la langue anglaise et l'enrichir d'un terme nouveau.

UN FLANEUR.

La mode au jour le jour.

Il faudrait écrire avec une plume détachée de l'aile du plus léger des oiseaux pour décrire comme il convient la grâce et la mignardise des petits chapeaux d'aujourd'hui.

C'est un rien, un souffle, quelque chose fait d'or tissé fin comme la toile d'Arachné, de tulle transparent comme un nuage de poudre de riz, ou encore du ruban ployé en ailes d'oiseau larges ouvertes et prêtes à s'élaner dans l'infini.

Et, tandis que les cheveux blonds, bruns ou rutilants se montrent dans toute leur splendeur, tordus en un petit chignon indescriptible, découvrant la nuque et ondulés de vagues légères, il y a des modistes qui rêvent de nous enfermer dans les "cabriolets" d'antan et sous les "panélas" de nos aïeules.

C'est d'un goût douteux, ridicule et suranné.

N'ajoutez donc aucune foi aux journaux de modes qui essayent de prôner ces innombrables couvre-chefs. Gardez la petite capote bien parisienne et si coquette.

Un des modèles les plus adoptés en ce moment, c'est le tout petit béguin de dentelle d'or, à peine profond, et n'ayant pour toute garniture qu'un gros nœud sur le devant. Ce nœud se présente avec des variétés infinies et cependant sa forme générale est toujours la même : deux ou quatre coques, très enlevées et fort larges, laissant entre elles un espace qui ne remplit pas complètement la boucle assez étroite du nœud. Celui-ci est attaché tout au bord du chapeau, de telle sorte qu'il pose en partie sur les cheveux frisés et bouffants qui remplissent le vide laissé entre les coques.

Je me hâte d'ajouter que ce modèle ne convient pas à tout le monde. Il donne à la physionomie un air mutin dont s'accrochent mal les visages réguliers et les graves profils.

Ces nœuds-chapeaux (car on peut sans exagération les baptiser ainsi) se font en velours uni, mais surtout en dentelle blanche.

On fait aussi beaucoup de nœuds de cette sorte en velours plissé fin, comme on plisse la mousseline de soie. L'effet que l'on obtient ainsi est assez original, mais le velours écrasé n'est plus du velours et perd beaucoup de sa richesse et de ses reflets.

* * *

Des sabots de dentelles aux manches ! Enfin, les voilà revenus, plus longs, plus amples, plus élégants que jamais ! Avouons que cette année la mode fait bien les choses et qu'elle veut être agréable à chacun de nous.

Si vous avez le bras un peu maigre, mal arrondi, ou les attaches trop grosses, la manche longue avec poignet couvrant presque la main est tout indiquée. Pourvu que le haut en soit bien ballonné, elle sera fort à la mode. Au contraire, votre bras est-il rond à ravir, blanc à faire jaunir le duvet des colombes, adoptez la manche s'arrêtant au coude et se terminant par le haut sabot de dentelle. Il est bien entendu qu'il s'agit ici de toilette de dîner et de soirée et point de costume de ville. N'importe, voilà un point acquis et l'été prochain verra, sans doute, la manche vraiment courte adoptée à nos robes de campagne.

Du reste, la dentelle est un des ornements les plus en vogue en ce moment pour tous les corsages de soirée et on en compose de ravissantes garnitures. Elle s'accroche à merveille avec le caractère historique de nos toilettes, genre Louis XIII, Anne d'Autriche, Watteau, Impératrice Eugénie, etc... Partout des berthes de dentelle encadrant les épaules et retombant en manches sur les bras. Les vieux points, un peu roussis par l'usage, sont les plus recherchés. On se garde bien de les blanchir. Leur nuance est une preuve de leur authenticité.

Ma plume est impuissante à décrire toutes les belles choses que la mode réserve aux dames cette année. Aussi sera-t-il plus simple de rappeler à celle-ci un établissement où elles pourront les admirer tout à loisir, celui de MM. Boisseau frères, Nos 35 et 37 rue St-Laurent.

C. DU CHIC.

DE TOUT UN PEU.

PROPOS DU DOCTEUR.

Potion contre la coqueluche : prendre 25 grammes de bon moka vert, 80 grammes de sucre, un litre d'eau distillée ; faire réduire de moitié, à feu vif, et ajouter 30 centilitres d'eau de fleurs d'oranger.

* *

CONSEILS AUX MÉNAGÈRES.

Sirop d'écorces d'oranges :

Prenez trois belles écorces d'oranges, versez dessus un demi-litre d'eau bouillante et laissez infuser pendant vingt-quatre heures.

Puis, passez le liquide avec soin.

Faites ensuite fondre au bain-marie un kilogramme de sucre que vous mêlez bien au liquide ; mettez en bouteilles et ne bouchez qu'après que le sirop sera refroidi.

* *

Huile de lis : prendre les pétales de la fleur du lis et les faire macérer dans de l'huile d'amandes ; au bout d'un mois, l'huile de lis pourra s'employer comme remède contre les brûlures.

* *

Recette pour parfumer le papier à lettres et les enveloppes qui doivent l'enfermer : — Imbibez plusieurs feuilles de papier buvard d'un parfum quelconque, essence de violettes, de roses, de bois de sental, de foin coupé ; laissez sécher ces feuilles et placez-les ensuite entre les cahiers de papier et les paquets d'enveloppes.

Mots pour rire

Calino a été témoin, ces jours-ci, d'un incendie.

A un moment donné, on constata que la prise d'eau fonctionnait mal.

— Aussi, fit Calino, je ne comprends pas pourquoi on n'essaie point les bouches d'eau la veille du feu !

* *

Un boulevardier, entrant par hasard dans un restaurant où il n'a pas l'habitude d'aller, croit reconnaître le patron, qui fut un de ceux qui écorchèrent le plus indignement les clients à l'Exposition de 1889.

— C'est bien vous, lui dit-il qui aviez le restaurant X..., au Champ-de-Mars ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez dû faire un sac énorme ?

— Enorme !... mais il m'a été bien pénible de m'entendre traiter de de filou pendant six mois !...

* *

Entre chasseurs :

— Votre chien est superbe ; c'est un Saint-Germain, n'est-ce pas ?

— Oui, et de pure race.

— Rapporte-t-il ?

— Certainement !... Je l'avais perdu l'été dernier, et il a rapporté cent francs à un paysan qui me l'a ramené.

MÉDICATION TONIQUE

ET RÉGÉNÉRATRICE DU SANG

Par le Vin et l'Elixir Bravais

“Sanguis frenat nervos.”

(GALIEN, *De Sed. et causis morb.*)

Les indications de la médication tonique du cœur et du système nerveux se multiplient journellement, à cause des mutations inquiétantes apportées dans la constitution humaine par les progrès de la civilisation et par la vie à la vapeur. Chacun se plaint, plus ou moins, de fatigue musculaire, de lassitude inexplicable, de diminution dans l'énergie : ce sont là les résultats de notre existence à outrance et de nos continuelles infractions à l'hygiène. La vie d'enfer que nous menons, a dit un grand penseur, fait que nos œuvres sont magnifiques et notre santé précaire. Il est bien certain qu'une perpétuelle tension du cœur et du cerveau, un surmenage physique et moral de tous les instants, finissent par entraîner, à la longue, des troubles fonctionnels variés, qui retentissent plus ou moins profondément sur le trépied vital et viennent miner les santés les plus florissantes, celles qui semblaient bâties à chaud et à sable !

Parallèlement à ce développement des *névroses* et de l'*anémie* au sein des populations urbaines, la médecine et la pharmacie se sont ingénies à dresser un certain nombre de spécialités toniques et reconstituantes, régénératrices du sang affaibli et du système nerveux épuisé. Hélas ! que j'en ai vu naître... prospérer et mourir, de ces préparations, officinales ou magistrales, qui n'aspiraient à rien moins, dans leurs alléchants programmes, qu'à la rédemption de l'humanité dégénérée ! Sans malignité, on peut dire, pourtant de ces merveilleux toniques ce que le poète pensait de ses œuvres :

“Sunt bona, sunt quaedam mediocria, sunt mala plura !”

Le défaut de la plupart des associations médicamenteuses destinées à *tonifier la circulation* et à *conforter les nerfs*, c'est leur action échauffante, irritante, leur digestibilité difficile, leur assimilation malaisée. C'est que l'on a étrangement usé et abusé du quinquina, comme tonique, sans réfléchir que la détérioration de son estomac et son extrême irritabilité servent de prétexte (et souvent même de base) à une foule de névroses et d'anémies. Tout irritant gastrique devrait être banni de la médication tonique. Or, le quinquina est un irritant au premier chef. D'un autre côté, la plupart des formules dites reconsti-

tuantes sont insuffisamment antispasmodiques; elles causent, au contraire, des malaises nerveux et accroissent l'intolérance générale de l'économie: elles versent, comme l'a dit Trousseau, de l'huile sur le feu; elles manquent, en tout cas, de synergie thérapeutique et entretiennent, dans l'état morbide, un véritable cercle vicieux, le malade perdant, d'un côté, le terrain curatif qu'il regagne de l'autre.

Aussi le praticien, véritablement soucieux de l'intérêt de ses clients, est-il heureux de faire connaître et d'étudier les préparations exemptes de ces divers inconvénients. Le vin et l'élixir Bravais sont les types de ces "médicamenta ad pondus", dont l'action curative, homogène, s'équilibre et s'harmonise toujours avec les tempéraments les plus délicats. Nous ne voyons figurer, dans ces excellents toniques (qui ont conquis si rapidement les suffrages des maîtres et l'art médical), ni le fer, ni le quinquina, que nos anciens considéraient pourtant, comme les prototypes de la médication reconstituante. Il y a trente ans, la pathologie était différente. La thérapeutique devait différer. Le principe martial s'adressait au globule du sang, appauvri par les pratiques sanguinaires de Broussais, qui avait placé la sangsue sur un trône. Le système nerveux était loin d'être aussi excitable et aussi épuisé qu'il l'est aujourd'hui, grâce au développement des chemins de fer, du télégraphe, et aux intensives exigences de l'inéluctable "struggle for life." Aujourd'hui, l'indication primordiale est de régénérer la cellule nerveuse et de fortifier la musculature affaiblie du cœur. Le vin et l'élixir Bravais nous en offrent les moyens les plus sûrs, les plus fidèles, les plus éprouvés.

Une bouteille de VIN ou d'ELIXIR BRAVAIS sera adressée à la personne qui nous enverra la meilleure traduction en anglais de cet article.

TRADUCTIONS

REDACTION

Travaux Typographiques

DE TOUTES SORTES

A DES PRIX MODERES

S'adresser au "Maitre de Français," 2269
Rue Sainte-Catherine, MONTREAL.

CÉLESTE

—
NOUVELLE ACADIENNE
—

PAR LOUIS TESSON.

I.

Une de ces voitures particulières que promènent les marchands-colporteurs à travers les campagnes, grimpait lentement, au pas d'un cheval efflanqué, une petite côte sur le chemin de Tignish, à l'extrémité nord-ouest de l'Île du Prince-Edouard. A voir de loin cette sorte de fourgon aux larges flancs recouverts d'un couche de peinture brune, on eût dit un énorme scarabée s'avancant péniblement sur la poussière du chemin et sous les rayons du soleil qui faisait étinceler les étuis cornés de ses ailes. Deux hommes, ou plutôt un homme et un grand garçon, occupaient le siège. L'homme pouvait avoir une trentaine d'années. Il était de bonne taille ; il avait les cheveux d'un noir de jais, taillés assez courts ; une abondante moustache lui coupait la figure en deux, de sa ligne noir, et lui donnait un air martial et quelque peu farouche, tempéré heureusement par la douceur du regard. Il était vêtu avec une certaine recherche : paletot gris de lainage bien coupé et dessinant la taille, pantalon et gilet de même étoffe, le tout à la dernière mode, quoique déjà un peu défraîchi par l'usage. Sur sa tête, un chapeau de paille entouré d'un galon noir. Au milieu de sa cravate bleue, qui tranchait sur la blancheur du col, brillait, au bout d'une épingle d'or, un diamant enchassé, comme une étoile, le soir, sur l'azur du firmament. Il tenait négligemment les rênes. Evidemment c'était le marchand, propriétaire de la voiture. Il venait de partir de son magasin, situé là-bas derrière ce pli de terrain, au bout de la route, pour une de ses tournées habituelles à travers le pays afin de vendre aux habitants tout ce dont ils peuvent avoir besoin, et

leur acheter, souvent, en échange, les œufs, les volailles et autres produits qu'ils ont à vendre.

Son compagnon de route était un jeune garçon, d'une quinzaine d'années, fort pour son âge, aux membres bien découplés, avec une figure toute ronde, brune et intelligente. Au contraire de son compagnon, qui avait les mains fines et les doigts effilés comme ceux d'une demoiselle, il avait, lui, des mains calleuses, larges, des doigts courts et gros, des mains d'homme qui travaille rudement. Ses vêtements étaient fort simples, pauvres même, rapiécés en divers endroits, mais propres ; il portait un chapeau gris de feutre mou.

— Ainsi, Dominique, disait-il au marchand, nous arriverons bientôt chez M. Evariste Leblanc ?

— Certainement, Isidore, je te l'ai déjà dit. Lorsque nous aurons dépassé ce bouquet de sapins que tu vois là-bas, nous apercevrons sa maison. Ce n'est pas très loin d'ici ; prends patience.

— Oh ! je ne suis pas précisément pressé d'arriver, bien qu'à vrai dire, il me tarde de savoir à quelle sorte de gens je vais avoir affaire.

— De bien braves gens, je t'assure, sans cela, est-ce que je te mènerais là ? D'ailleurs, ce n'est pas pour nous vanter, mais il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver de mauvaises gens dans le pays.

— Cela ne m'étonne pas. Les Acadiens sont partout les mêmes.

— Oui. Evariste Leblanc est bien connu dans tous les environs.

— Comme le loup blanc peut-être, fit Isidore en riant.

— Parfaitement ; mais ce n'est pas un loup ; il n'a jamais mangé personne, pas même les moutons de ses voisins, et il ne te mangera pas.

— Je n'ai pas peur de cela.

— Au contraire, tu seras chez lui comme l'enfant de la maison. Tu sais que Evariste Leblanc est un vieux veuf. Quand je dis vieux, j'exagère un peu. Enfin, il peut avoir une cinquantaine d'années. C'est un des fermiers les plus riches du pays ;

mais pas fier, frayant avec tout le monde. Par goût, il est réservé et vit un peu à l'écart, ce qui ne l'empêche pas de faire du bien autour de lui ; il est très obligeant. Je suis sûr que tu t'entendras parfaitement avec lui. Tu n'es pas paresseux, n'est-ce pas ?

— Certes non, je crois avoir assez de courage et de bonne volonté.

— Cela suffit. Tu le verras, c'est un homme très accommodant, qui sait ce que c'est que le travail, par lui-même, et qui peut l'apprécier chez un autre. Je suis sûr que tu seras moins un engagé que l'enfant de la maison. Ah ! par exemple, il y a une autre personne que tu devras toujours chercher à contenter. C'est Nanotte.

— Qui est Nanotte ?

— Nanotte est une vieille fille qui, depuis que Evariste Leblanc est veuf, tient sa maison. Naturellement, depuis tant d'années, elle a pris un grand ascendant sur son maître et elle a beaucoup à dire dans les affaires de la ferme et de la maison. En somme tu n'as qu'à étudier son caractère et à t'y conformer, et tout ira comme sur des roulettes. Elle a peut-être un caractère un peu absolu ; elle n'aime pas à être contrariée ; mais au fond, c'est une excellente femme, et je ne doute pas que vous ne vous accordiez bien tous les deux.

— Je t'assure que je ferai tout mon possible pour cela.

— Tu t'entends bien aux travaux d'une ferme ?

— Assez, je crois, j'ai travaillé quelque temps avec mon oncle ; seulement, tu sais, il n'est pas riche, il s'en faut de beaucoup ; il a une nombreuse famille sur les bras et pas assez de terre pour l'occuper. Aussi, je suis bien content que tu aies pensé à moi et que tu m'aies fait demander. C'est une bouche de moins à nourrir pour mon bon oncle, et j'aurai au moins la satisfaction de penser que je gagne ma vie, et que je ne suis plus à charge à personne.

— Depuis combien de temps demeures-tu chez ton oncle ?

— Depuis l'âge de sept ans, lorsque j'eus le malheur de perdre mon père ; ma mère était morte depuis un an.

-- Combien de frères as-tu ?

-- Quatre : deux frères et deux sœurs.

-- Plus jeunes que toi ?

-- Oui ; c'est moi qui suis l'aîné de la famille.

-- Où sont-ils ?

-- Chez d'autres parents qui les ont recueillis, comme c'est l'usage chez les Acadiens.

— En effet, nous autres, nous ne connaissons guère les orphelinats ; sans doute ces établissements sont très utiles et très recommandables, à tous les points de vue ; mais ils ne peuvent remplacer avantageusement le foyer domestique que nous procurons à nos orphelins en les disséminant dans nos familles où nous les considérons et traitons comme nos propres enfants.

Tout en causant ainsi, ils avaient dépassé le bois de sapins, et, étendant la main, Dominique s'écria :

— Tiens, vois-tu, là-bas, cette belle maison blanche, sur cette butte ; c'est la demeure d'Evariste Leblanc. Ne dirait-on pas un château ?

— En effet, elle est superbe.

Maintenant, ils cotoyaient une large rivière, où, de chaque côté, des cultures aux teintes variées, descendaient en pentes douces sur le flanc des coteaux. Des barrières de toute forme et de toute construction couraient parallèlement au cours d'eau, pour diviser chaque propriété en parallélogrammes plus ou moins larges. Les maisons d'habitation et leurs dépendances étaient situées généralement à quelque distance de la route. Elles avaient, pour la plupart, une apparence modeste, comme il convient à des demeures de rudes travailleurs des champs. Quelques-unes, cependant, se distinguaient par des prétentions architecturales plus ou moins réussies, d'autres par une vraie élégance ; mais la plus belle de tous les environs était certainement celle d'Evariste Leblanc.

Elle avait l'aspect d'un chalet suisse sur le sommet d'une colline. A mesure que les jeunes gens approchaient, ils en distinguaient mieux les formes sveltes et élégantes, la large galerie

qui l'entourait, les pignons de son toit découpé d'une manière capricieuse. La façade était toute blanche, percée de larges fenêtres encadrées de vert tendre, le toit d'un rouge foncé. Une allée bordée de jeunes peupliers s'élevait en serpentant à travers un pré, de la route jusqu'à la maison.

Du côté du nord, un petit bois de sapins servait de parc dans les beaux jours de l'été et, l'hiver, d'abri contre les grands vents froids. Les dépendances de la maison, écuries, étables, granges y étaient adossées, formant une longue ligne blanche sur le fond vert des sapins.

Dominique fit avancer sa voiture jusque sous les fenêtres de la cuisine, en arrière de la maison. Une femme était à la porte, un balai à la main ; elle repoussait les balayures du seuil, tandis qu'une bande de poulets s'agitait tout autour d'elle.

Dès qu'il l'aperçut, en tournant le coin de la maison, Dominique lui cria :

- Bonjour, Nanette.
- Bonjour, Dominique.
- Il fait beau temps, aujourd'hui.
- Oui, un temps superbe.

Isidore enleva son chapeau en courbant légèrement la tête.

Nanette était plantée devant lui, debout, les deux mains appuyées sur l'extrémité de son balai. Elle chercha un moment à le dévisager, puis, s'adressant à Dominique :

— Est-ce là le garçon que vous deviez amener ?

— Oui.

— Il paraît bien jeune.

— Oui, il est jeune ; mais il est fort pour son âge et plein de bonne volonté.

— Alors, mon garçon, sois le bienvenu. M. Evariste Leblanc sera ici tout à l'heure, pour le souper. Je te présenterai à lui. C'est un bon homme ; je pense que vous vous accorderez bien tous les deux.

Isidore fit un signe d'assentiment et sauta hors de la voiture.

Nanette passa à l'arrière de la voiture, dont le marchand ve-

naît d'ouvrir la porte à deux battants, pour acheter quelques provisions dont elle avait besoin, et bien qu'ils parlassent assez bas, le jeune homme put saisir au vol leur conversation :

-- Avez-vous des nouvelles de Cèleste ? commença Dominique.

-- Oui, de toutes fraîches. Elle était ici, en journée, avant-hier et hier, pour aider à la lessive et au repassage. Le vieux n'a pas démarré d'à côté d'elle, de tout le temps. C'est un vrai scandale ! D'après ce que j'ai compris, il se manigance quelque chose.

-- Vraiment !

-- Oui ; ils n'ont pas abandonné l'espoir de se marier. Ils comptent sur l'influence de quelque personne haut placée pour insister auprès de l'évêque et obtenir de lui la dispense qu'ils sollicitent en vain depuis si longtemps.

-- Ils sont cousins éloignés, c'est vrai ; mais à un degré où le mariage n'est pas permis. Je ne vois pas pourquoi on aurait des faveurs pour eux plus que pour les autres. L'évêque a résisté à toutes les sollicitations jusqu'à ce jour ; j'espère bien qu'il résistera encore. D'ailleurs, si les sollicitations devenaient trop pressantes et trop puissantes, nous saurions bien leur en opposer de contraires, n'est-ce pas ?

-- Certainement.

Et tandis qu'ils parlaient ainsi, Isidore, accoudé sur une barrière et visiblement plongé dans la contemplation du jardin, observait Nanette du coin de l'œil.

C'était une femme courte, grosse, boulotte, une figure toute ronde, rougeaude, un nez court et relevé, un front bas, une bouche large au-dessus d'un menton rond ; des yeux bruns, larges et vifs, une chevelure tirant légèrement sur le châtain foncé. Elle paraissait avoir une quarantaine d'années. C'était une de ces physionomies qui font peu d'impression. Le costume qu'elle portait en ce moment n'était guère fait pour la faire valoir. C'était une robe grise, taillée sans façon dans une étoffe grossière qu'elle-même avait tissée au métier. Ses pieds dansaient dans une paire de vieilles savates, et un chapeau de

paille légèrement déformé et jauni par le temps, s'arrondissait au-dessus de sa tête.

Tout en parlant, elle choisissait les marchandises dont elle avait besoin. Elle releva les coins de son tablier et y mit plusieurs paquets enveloppés de papier jaune, qu'elle porta à la maison. Le marchand la suivit et rapporta une caisse d'œufs, qu'il mit avec précaution dans un compartiment spécial de sa voiture. Puis, après avoir fait ses adieux à Nanette et à Isidore, il s'élança sur le siège de sa voiture, et se mit à redescendre vers la route pour continuer sa tournée jusqu'au village prochain.

Isidore avait eu à peine le temps de dire quelques mots à Nanette que celle-ci s'écria tout à coup :

— Tiens, voilà, M. Evariste Leblanc qui arrive.

— Isidore suivit du regard la direction que lui indiquait le doigt de la femme, et le long de la barrière, il aperçut un homme qui se dirigeait du côté de la maison. Il était vêtu légèrement, en bras de chemise, comme un homme qui vient de travailler aux champs.

Il fut bientôt près d'eux, et, voyant une figure nouvelle :

— Ah ! c'est sans doute, le garçon que Dominique devait nous envoyer ?

— Oui, s'empressa de répondre Nanette. Il vient de l'amener lui-même tout à l'heure. Il n'est pas encore bien loin ; voyez sa voiture là-bas sur le chemin.

— Tiens, c'est vrai ; je n'avais pas remarqué. Je regrette de n'être pas arrivé plutôt ; je le reverrai. Après tout, qu'importe ? puisque nous avons notre homme. Ainsi, mon garçon, tu t'entends assez bien aux travaux de la ferme, m'a-t-on dit ?

— Assez bien, monsieur.

Ici Nanette intervint :

— Le souper est prêt ; si vous veniez vous mettre à table, vous pourriez causer tout à votre aise. Tu dois avoir faim, mon garçon.

— Oh ! pas beaucoup, fit Isidore.

— Ça ne fait rien ; entrez toujours.

Ils entrèrent dans la salle à manger. C'était une belle pièce lambrissée et revêtue d'une jolie tapisserie ; le parquet disparaissait sous plusieurs bandes de tapis. Un beau buffet d'un style moderne avec ses étagères pleines de verreries et de porcelaines, s'étalait le long du mur. La table, couverte de sa nappe blanche et toute servie, attendait les convives. Ils s'assirent, firent dévotement le signe de la croix et se mirent à manger. Tandis qu'il parlait avec Evariste Leblanc, Isidore avait tout le loisir de l'observer. Evariste Leblanc devait avoir dépassé la cinquantaine. C'était un homme de bonne taille, assez gros, paraissant jouir d'une excellente santé. Malgré ses rides, son visage avait encore un air de verdeur ; les traits, sans être réguliers, ne manquaient pas d'une certaine distinction et étaient sympathiques. Ses cheveux commençaient à peine à grisonner ; il paraissait avoir toutes ses dents. Il avait dû faire un beau garçon dans sa jeunesse. C'était un veuf de bonne mine, qui attirait encore les regards des jeunes filles, quand, vêtu de ses plus beaux habits, il se rendait à la messe, le dimanche dans son buggy tout neuf, attelé d'un cheval fringant.

Isidore se sentit tout de suite à son aise avec son maître. C'était bien l'homme que Dominique lui avait dépeint ; tout simple, sans fierté, traitant d'égal à égal, avec ses engagés. Il remarqua même que Nanette parlait d'un ton beaucoup plus autoritaire que lui, surtout dans les affaires du ménage dont son maître, sans doute, lui avait abandonné l'entière direction.

II

Isidore n'était pas chez Evariste Leblanc depuis huit jours, qu'il connaissait déjà toute l'histoire des habitants de la maison et les intrigues qui se tramaient autour d'eux. Il n'avait pas eu besoin de chercher à étudier lui-même. Nanette avec ce besoin de parler qu'ont les femmes en général ou plutôt pour se ménager un auxiliaire de plus, avait mis le jeune homme bien vite au courant de ce qui se passait autour de lui. Il finirait bien par l'apprendre un jour ou l'autre, et Nanette, avec cette

habileté de son sexe qui ne néglige aucun moyen, si petit qu'il soit, pour arriver à son but, avait jugé qu'il valait mieux le lui apprendre elle-même. C'était montrer au jeune homme une confiance dont il serait fier, et qui le disposerait bien à favoriser ses plans particuliers.

Après déjeuner, le matin, Evariste Leblanc était parti pour Charlottetown, et Isidore aux champs. Vers onze heures, la pluie s'était mise à tomber, et avait forcé Isidore de rentrer à la maison. Après dîner, il se disposait à repartir, lorsque Nanette vint l'arrêter :

—Vois, lui dit-elle, ces nuages noirs à l'horizon, le temps menace encore ; certainement, tu feras mieux, mon garçon, de rester à la maison.

—Pensez-vous ? fit Isidore. Alors, vous avez quelque chose à me donner à faire dans les granges ou à l'entour de la maison.

—Oui, tu pourras fendre du bois pour la cuisine, tout à l'heure mais ça ne presse pas ; tu peux bien te reposer un peu ; entre ici me tenir compagnie un instant ; je n'aime pas à être seule, ainsi, surtout par ce temps gris ; cela me rend mélancolique.

Ils entrèrent dans la cuisine. C'était une pièce très propre, aux murs blancs, garnis d'étagères sur lesquels reluisaient des pots, des casseroles et toutes sortes d'ustensiles de cuisine. Des fers chauffaient sur le grand fourneau, et sur la table un énorme paquet de linge attendait le repassage.

—Vois, dit-elle, l'ouvrage ne me manque pas. Céleste devait venir m'aider aujourd'hui, mais son cousin a voulu absolument l'emmener à Charlottetown.

—Qui sont donc cette Céleste et son cousin ?

—Quoi ! tu ne sais pas ?

—Non. Voulez-vous parler de M. Evariste Leblanc.

—Oui.

—Dans ce cas, je connais le cousin ; mais je ne pense pas avoir vu la cousine.

—Il est bien possible que tu ne l'aies pas vue, mais tu la verras un jour ; tu ne perdras rien pour attendre, car elle vient ici assez souvent.

Il sembla à Isidorè que Nanette soulignait de la voix ces mots *assez souvent* pour leur donner véritablement le sens de *trop souvent*, mais il se garda bien de demander des explications qui probablement viendraient d'elles-mêmes.

Nanette alla prendre sur le fourneau un fer qu'elle approcha de sa joue pour s'assurer qu'il était assez chaud ; elle l'essuya avec soin sur un linge tout roussi, puis elle se mit à repasser.

—Alors, tu ne connais pas Céleste ? Dominique ne t'a pas déjà parlé d'elle ?

—Non.

—C'est étonnant.

—Pourquoi ?

—Parce que Dominique a des vues sur Céleste.

—Ah ! vraiment ! je pensais que Dominique n'avait pas l'intention de se marier.

—Est-ce qu'il te l'a dit, par hasard ?

—Non.

—Alors tu l'as imaginé.

—Comment cela ? Dominique commence à prendre de l'âge, et je suis sûre qu'il y a plus d'une fille qui serait contente de l'avoir. Comment se fait-il qu'il ne soit pas encore marié ?

—Ah ! voilà, mon garçon, dit Nanette, en donnant un vigoureux coup de fer sur la table, je vois que tu ne manques pas de perspicacité pour ton âge. Comme tu dis, il y a beaucoup de filles qui seraient très heureuses de l'avoir pour époux ; mais celle qu'il désire semble ne pas se soucier beaucoup de lui.

—C'est de Céleste que vous voulez parler ?

—Oui.

—Et, elle en aime un autre probablement ?

—De mieux en mieux, mon garçon, tu devines à merveille.

—Ce n'est pas bien malin, pensa en lui-même Isidore, puis il ajouta, tout haut, en souriant :

—Peut-on savoir maintenant quel est celui qu'elle aime ?

—Cherche un peu, voir si du pourras deviner.

Isidore réfléchit quelques instants :

—Je ne vois pas, dit-il, à moins que ce ne soit son cousin, M. Evariste Leblanc.

Du coup Nanette laissa retomber son fer au repos sur le linge roussi, et, frappant ses deux mains l'une contre l'autre :

—Bravo ! bravo ! mon garçon. Décidément, tu es un devin de première classe.

Isidore ne put s'empêcher de rire aux éclats.

Mais il me semble qu'il y a entre eux une grande différence d'âge. D'après ce que j'ai compris, Céleste n'aurait guère plus de vingt-cinq ans, tandis que M. Leblanc en a bien une cinquantaine.

—C'est cela même. Tu es bien renseigné. N'est-ce pas qu'il est drôle qu'un homme de son âge aille s'amouracher d'une jeune femme qui pourrait être sa fille ? Cela ne semble pas naturel. Ce qu'il faut à M. Leblanc, c'est une femme de dix ans plus jeune que lui, tout au plus, une femme ayant l'expérience de la vie, une femme capable de prendre soin de lui sur ses vieux jours qui ne tarderont pas à commencer. Il ne manque pas de femmes comme cela. M. Leblanc n'a qu'à jeter les yeux autour de lui pour en trouver une. Vois-tu, les mariages trop disproportionnés d'âge ne peuvent pas être heureux. Nous voyons cela tous les jours. Ce n'est pas que l'un et l'autre ne soient pas de dignes gens ; loin de moi cette pensée. M. Leblanc est la crème des hommes, et Céleste la meilleure des filles. Elle a certainement de très bonnes qualités ; mais elle est trop jeune, beaucoup trop jeune pour pouvoir faire un couple heureux avec M. Leblanc. La disproportion d'âge entre eux est trop grande pour qu'ils puissent bien s'accorder. Je le répète, nous en voyons des exemples tous les jours. Et cependant, en dépit de tout, ils s'obstinent à vouloir se marier ensemble.

—Alors, pourquoi ne sont-ils pas mariés déjà, ne put s'empêcher de remarquer Isidore ; ce n'est pas, je l'espère, parce qu'ils se trouvent trop jeunes.

—Non ; mais tu oublies qu'ils sont cousins.

—Ah ! c'est vrai ; ils ne peuvent pas se marier sans une dispense solennelle de leur évêque.

—Tu l'as dit. Ils sont cousins éloignés ; mais l'Eglise catholique est très sévère ici sur la question des mariages entre consanguins. Les Acadiens, autrefois, se mariaient beaucoup trop entre eux, ce qui n'est pas bon pour la race. Aussi l'Eglise a dû y mettre le holà, en redoublant de sévérité à cet égard. Elle n'accorde des dispenses que très rarement. Depuis bien des années déjà, depuis sept ou huit ans je crois, ils sollicitent sans cesse une dispense que l'évêque s'obstine toujours à leur refuser. Ils ont employé tous les moyens imaginables, toutes sortes d'intermédiaires, quelques-uns même assez influents ; mais tout cela sans succès. Aujourd'hui encore, ils sont partis pour Charlottetown dans le même but, et ils en reviendront certainement avec le même résultat. Ils perdent leur temps. Ne feraient-ils pas mieux de chercher, chacun de leur côté, une union conforme à leur âge et à la raison, plutôt que de s'égarer dans un monde de chimères et de folles espérances ?

—C'est vrai, murmura Isidore. M. Leblanc a déjà été marié, n'est-ce pas ?

—Oui : il s'est marié vers l'âge de vingt ans, et il n'a pas eu de chance, car sa femme est morte moins d'un an après son mariage, lui laissant un enfant qui, peu de temps après, est allé rejoindre sa mère dans la tombe.

—C'est bien triste.

—En effet ; mais comme tu vois, cela ne le décourage pas.

* * *

Evariste Leblanc revint chez lui dans la soirée, la figure un peu triste, comme un homme désappointé.

—Eh bien ? fit Nanette, qui l'attendait, dès qu'il mit le pied sur le seuil de la maison.

—Toujours la même chose, fit-il tristement : il n'y a pas moyen de gagner cet évêque.

—Si vous étiez bien convaincu de cette vérité, et si vous vous

la mettiez une bonne fois dans la tête, vous vous épargneriez beaucoup de trouble. Céleste est certainement une bonne fille ; mais puisque vous voyez que vous ne pouvez pas l'avoir, pourquoi vous obstiner à cette idée. Vous commencez à vous faire vieux, et, ma foi, si vous voulez vous marier il n'est que temps de le faire. Puisque vous ne pouvez avoir Céleste, ne pensez plus à elle, et cherchez autour de vous une autre femme. Il n'en manque pas.

—Je le sais bien, et ce n'est pas la première fois que vous me le dites, Nanette ; mais il y a longtemps que je pense à Céleste, longtemps que je l'attends ; j'attendrai encore des années s'il le faut.

—Mais à quoi cela vous avancera-t-il, puisque l'évêque vous refuse une licence. S'il avait dû vous l'accorder, il vous l'aurait accordée il y a longtemps.

—Fort bien ; mais il n'est pas prouvé qu'à la longue il ne changera pas d'avis. Il commence à se faire vieux, et il n'est pas éternel.

—Vous non plus.

—C'est vrai.

—Et cependant, vous agissez comme si vous aviez devant vous de bien longues années.

—A vous entendre parler, Nanette, on dirait que je serai bientôt mort.

—Oh ! non, à Dieu ne plaise ; mais si Céleste est jeune et peut attendre, il n'en est pas de même pour vous ; voyez la différence d'âge qu'il y a entre vous deux. Vous semblez l'oublier.

—Ah ! non par exemple, il n'y a pas de danger que je l'oublie avec vous, car vous êtes toujours là pour me la rappeler, et vous n'en manquez pas une seule occasion.

—Ce que j'en dis est pour votre bien.

—Je n'en doute pas, Nanette ; mais vous m'accorderez bien, je l'espère, le droit de choisir moi-même le bien qui me convient.

—Certainement, fit Nanette.

Puis elle se dirigea vers la cuisine en grommelant entre ses dents :

—Ces vieilles têtes d'hommes sont incorrigibles. Quand une idée y est une fois entrée, on ne peut pas l'en déloger. L'avenir dira bien si j'ai raison, oui ou non.

III

Céleste était la fille aînée d'Appolinaire Thibodaux, l'un des nombreux descendants du fameux meunier, originaire du Poitou, qui, au Bassin des Mines, s'était élevé, à force de travail et d'activité, à la condition de grand seigneur, propriétaire d'un domaine considérable. A la dispersion des Acadiens, en 1755, les descendants du meunier fortuné se trouvèrent divisés ; les uns en Louisiane où ils fondèrent une ville qui porte leur nom, Thibodeauville ; les autres au Canada ; d'autres purent rester en Acadie, en se cachant dans les bois pour se soustraire à la poursuite de l'Anglais qui les traquait comme des bêtes fauves, ou y revinrent par la suite. Appolinaire descendait d'un de ces derniers. Souvent, surtout par les longues soirées d'hiver, il parlait, à ses enfants et à quelques voisins, de sa famille et surtout de son aïeul, Pierre, qui, fait prisonnier, avec quelques centaines d'autres, dans l'église de Grand Pré, en ce dimanche néfaste de 1755, fut impitoyablement séparé de sa femme et de ses enfants et emmené à Boston, tandis que sa famille était dispersée un peu partout. Il lui avait fallu des années de voyages et de misères pour rassembler tous les membres épars de sa famille et les ramener en Acadie, après la pacification. Dans l'intervalle, plusieurs d'entre eux étaient morts de douleur, de fatigues et de privations, victimes innocentes de la persécution.

Céleste écoutait toujours avec un intérêt nouveau l'histoire de sa famille, avec le même respect qu'elle eût écouté la lecture de vieux titres de noblesse. Ces souffrances, endurées pour la cause de la nationalité et de la religion ne valaient-elles pas, en effet, les plus beaux parchemins dont sa famille pût être fière ?

Céleste était une grande fille qui venait d'entrer dans sa vingt-cinquième année. Elle était d'une taille moyenne, plutôt grande que petite, la peau brune, un peu claire, les cheveux

d'une teinte légèrement blonde, des yeux bleus, des traits fins, réguliers, dans un ovale presque parfait. Dans l'attitude recueillie qui lui seyait bien, à l'église surtout, elle avait certainement quelque chose de ce que suggérait son nom : Céleste. Le charme qui se dégageait d'elle était surnaturel ; il était fait d'innocence, de candeur et de simplicité. Ce n'était point cet attrait factice qu'ont les femmes mondaines, entourées de toutes les séductions mensongères que peuvent leur donner l'éducation, la fréquentation du monde, et l'art de la couturière. Céleste était franche dans ses manières comme dans ses paroles ; elle ne connaissait guère tous ces détours habiles qui sont les conventions du monde. Elle disait la vérité ou elle se taisait prudemment, s'il n'était pas nécessaire de parler. Quant à son habillement, il était généralement des plus simples, et la coquetterie n'y perçait guère si ce n'est peut-être un peu le dimanche, lorsqu'elle se rendait à la messe dans ses plus beaux atours.



Ce matin-là, Céleste, vêtue d'une simple robe de calicot un peu défraîchi, et coiffé d'un chapeau de paille bien simple, s'en allait joyeusement et d'un pied alerte, sur le chemin, du côté du magasin de Dominique qui se trouvait à peu de distance de sa maison. C'était une petite maison en bois, de modeste apparence, élevée sur un coin de terre attenant à la route. Sur la façade principale, elle était éclairée d'une porte et de deux fenêtres ; une de chaque côté de la porte. A travers les vitres on apercevait un petit étalage de marchandises, avec deux lignes de comptoirs et de rayons qui se prolongeaient jusqu'au fond. Ce n'était guère qu'à cela qu'on reconnaissait un magasin.

Dès que Céleste mit le pied sur le seuil de la porte un grand jeune homme qui se trouvait au fond du magasin s'avança rapidement et, s'inclinant légèrement :

—Bonjour, Céleste.

—Bonjour, Dominique.

—Rien de nouveau ?

—Non, pas que je sache.

—Et toi ?

—Je ne puis guère te dire que quelque chose que tu sais déjà.

—Quoi donc ?

—Que tu as été hier à Charlottetown.

—En effet, ce n'est rien de nouveau pour moi, et je ne vois pas ce que cela peut avoir d'intéressant pour toi ?

—Est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce que tu fais ?

—Oui, je m'en aperçois ; trop peut-être.

—Est-ce un reproche ?

—Ma foi, prends-le comme tu voudras, fit la jeune fille en riant.

—Bien, je le prends du bon côté ; tu sais que j'ai bon caractère.

—Ce doit être vrai, puisque tu le dis.

—Voyons, trêve de plaisanterie, mademoiselle. N'étais-tu pas, hier, avec M. Leblanc ?

—Certes, on voit que tu es bien renseigné. Eh bien, après ?

—Vous avez été de nouveau chez l'évêque, toujours pour la même chose, pour solliciter la dispense. Vous l'a-t-il accordée ?

Céleste allait répondre *non*, mais une idée maligne lui traversa le cerveau, au même instant.

—Oui, dit-elle d'une voix forte et assurée.

La réponse était si inattendue que Dominique en devint pâle d'étonnement et d'émotion.

—Qu'as-tu donc, fit la jeune fille ?

—Ce que j'ai ! reprit le jeune homme, d'une voix tremblante, mais tu le vois bien, tu le sais bien, tu le comprends bien... Ce *oui* que tu viens de prononcer m'a surpris et m'a fait mal. J'espère bien que ce n'est pas vrai et que tu ne l'as dit que pour m'éprouver.

Céleste eut pitié de la douleur si sincère de ce grand garçon, et le respect de la vérité la força d'avouer qu'elle n'avait voulu que plaisanter.

—Céleste, il y a des plaisanteries qui sont bien mauvaises, et, certes, celle-là en est une ; car tu sais que je t'aime et qu'en dépit de tout, je pense toujours à toi.

LE MAITRE DE FRANÇAIS

Monthly Review

devoted to the propagation of a new method for the teaching of
Modern Languages in our schools, and for the use of all
those who study or wish to study the French
language,

Published by Louis TESSON.

2269 ST. CATHERINE STREET - - - - - MONTREAL.

—(10:)—

TERMS OF SUBSCRIPTION :

One year.....\$2,00
Six Months.....1,25

Publisher of "LE MAITRE DE FRANÇAIS."

I subscribe to your Review for..... copy, for the
term of.....

Name

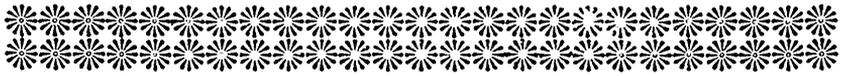
Address }

BOITE AUX LETTRES.

Sous ce titre, nous répondrons à toutes questions qui n'exigent pas une réponse
privée, et qui peuvent avoir un intérêt général.

A. B. NEW-YORK. — Je sais bien quand il faut écrire *en* devant les
noms des Etats; mais quand employez-vous *au* et quand *dans le* ?
Vous dites "dans le Massachusetts et au Texas," n'est-ce pas ?

RÉPONSE. — Il n'y a pas de règle qui détermine d'une façon précise
l'emploi de *dans le* ou de *au* devant les noms des États américains.
On peut mettre *dans le* devant tous les noms masculins (même *dans
le Texas*), et on ne peut dire *au* que dans peu de cas consacrés par
l'usage.



INGRES - COUTELLIER

SCHOOLS



—OF—

LANGUAGES

MONTREAL, TORONTO,

ETC., ETC.



Louis Tesson,

French * Teacher,

No. 2266, St. Catherine Street,

MONTREAL.

NEW METHOD FOR THE TEACHING

OF

MODERN LANGUAGES.

The new method of Mr. Louis TESSON will be explained in "Le Maître de Français," a monthly review published mostly for that purpose.—For sale by the principal booksellers of Montreal and other cities of Canada and the United States.

NEW METHOD

TEACHING

Number of Lessons.	Private.	CLASS (2 or more persons).
	10	\$ 7.50
20	14.00	6.00
30	20.00	8.50
4	26.00	10.50
50	31.50	12.50

Special Terms for large classes.

No extra charge for private or class-

lessons at the residence of the pupils.

TRIAL LESSONS FREE.

TRANSLATIONS.

Apply to Mr. Louis TESSON or Mr. DURKIEF, 2266 St. Catherine street
from 2 to 6 p. m. and 7 to 10 p. m.

[POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

CELESTE

(NOUVELLE)

Petite étude de mœurs acadiennes, par LOUIS TESSON.

Prix : 25 Cents.

EN PREPARATION :

UNE IDYLLE ACADIENNE

Assez long roman de mœurs acadiennes, par LOUIS TESSON.

L'AMOUR SOUS LES FRIMAS

Long roman de mœurs canadiennes, par LOUIS TESSON.

LE SANG NOIR

Roman de mœurs louisianaises, par LOUIS TESSON.

WANTED. — All over Canada and the United States, persons to introduce to teachers, Universities, Colleges, Schools, Boards of Education, etc., etc.,

LE MAÎTRE DE FRANÇAIS,

a new method of teaching and learning Modern Languages, adapted to French. Teachers, Students, or Travelers dealing with Teachers, Universities, etc., preferred. — Good terms.

Address : Mr. LOUIS TESSON, 2269 St. Catherine Street, MONTREAL.

Addresses of persons who may take an interest in this Review are respectfully solicited, and specimen copies will be sent to them with pleasure.